

2^e Année - N° 53.

Le numéro : 25 centimes

21 Octobre 1915

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

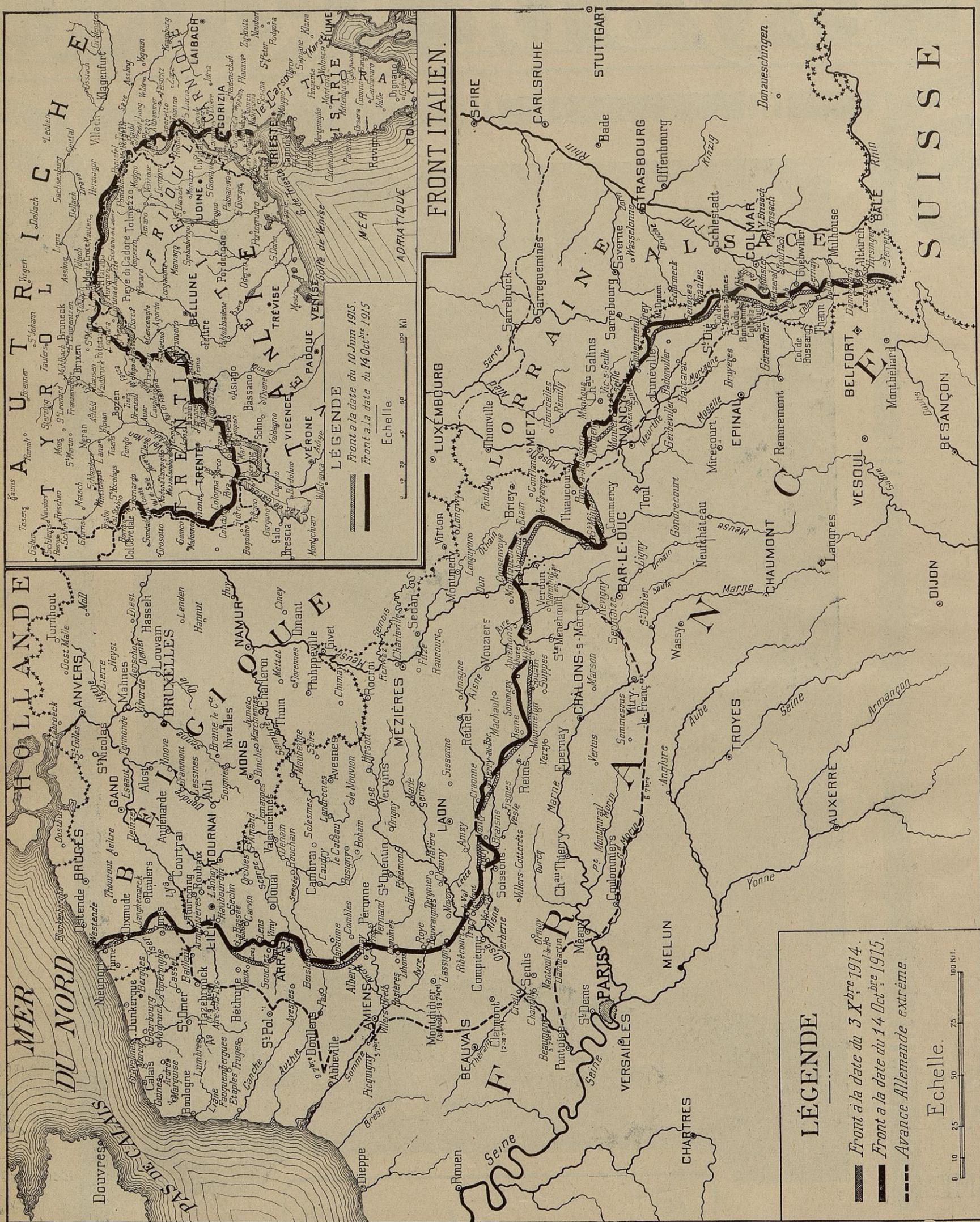
Abonnement pour la France....15 Frs

Les gaz asphyxiants

Abonnement pour l'Etranger...20

Édite p
Le Ma
246
boulevard Poiss
PARI

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 7 AU 14 OCTOBRE

LIl fallait s'attendre après nos brillantes victoires d'Artois et de Champagne à une contre-offensive énergique de l'ennemi ; sur ces deux parties du front où ils avaient subi un si grave échec, les Allemands devaient réagir : c'est ce qu'ils ont essayé à grand renfort de gaz asphyxiants, suffocants, lacrymogènes, tout l'arsenal de la chimie boche. Mais ils n'ont pas été heureux dans leurs tentatives, soit en Artois, soit en Champagne : en Artois, ils se sont brisés sur les lignes alliées ; en Champagne, ils ne peuvent arrêter nos progrès et nous empêcher de rectifier notre front au delà de la Dormoize.

En Belgique, combats d'artillerie variant d'intensité : le 12, on a signalé une lutte à coups de bombes vers la maison du Passeur ; aucune attaque d'infanterie ne s'est produite.

Le principal effort allemand s'est porté contre les armées britanniques. L'action a débuté par une violente canonnade qui a duré du 4 au 8 octobre, avec accompagnement d'attaques à coups de bombes au sud du canal de la Bassée. Cependant les Anglais continuaient à pousser leur avance au nord-est de Loos entre Hulluch et la côte 70, gagnant du terrain sur une profondeur d'un kilomètre environ. Le 8, l'attaque d'infanterie se déclancha, elle fut menée par plus de trois divisions qui s'étaient massées derrière des boqueteaux entre Loos-en-Gohelle et Vendin-le-Vieil ; en vagues successives, elles se lancèrent contre les positions anglaises ; mais auprès de Loos, elles se heurtèrent à des effectifs de notre armée qui avait allongé son front jusqu'à ce point. Les masses allemandes furent littéralement fauchées par le feu des pièces anglaises et par nos batteries de 75 ; aucune de ces vagues ne put approcher à moins de quarante mètres des tranchées.

Plus au nord, entre Hulluch et les carrières, l'attaque portait directement sur les lignes britanniques ; elle fut arrêtée dans les mêmes conditions par des feux de mousqueterie et d'artillerie et nos alliés, profitant du désarroi de l'ennemi, s'emparèrent d'une tranchée allemande à l'ouest de la cité Saint-Elie. La dispersion de l'ennemi fut si prompte et complète qu'il fut inutile de faire intervenir les réserves.

Les renseignements officiels évaluent à un total de sept à huit mille hommes le nombre des morts laissés sur le terrain par les Allemands, alors que nos pertes et celles de nos alliés ont été extrêmement légères.

Depuis, les troupes britanniques ont repris une vigoureuse offensive et dans la nuit du 13 au 14, elles se sont emparées, au nord-est de Vermelles, de plusieurs tranchées ennemis en faisant des prisonniers et en capturant des mitrailleuses.

Après cette sanglante défaite, les Allemands se sont bornés à recommencer leurs tirs d'artillerie.

Plus au sud, dans nos lignes, les attaques ennemis ont été violentes le 8 octobre au sud-est de Neuville-Saint-Vaast ; elles ont été complètement repoussées ; le lendemain elles ont porté contre le fortin du bois de Givenchy que nous occupons ; elles n'ont pas été plus heureuses. Notre progression s'est même accentuée à l'est de ce fortin, dans le bois à l'ouest du chemin de Souchez à Angres et dans la vallée de Souchez ; nous avons également gagné du terrain sur les crêtes vers la Folie ; ce sont les troupes d'élite de l'armée allemande qui nous sont opposées, puisque parmi les prisonniers figuraient une centaine de soldats appartenant à la garde prussienne.

Le 12, l'ennemi bombardait activement les tranchées que nous lui avions enlevées la veille au nord-est de Souchez et prononçait ensuite une attaque d'infanterie qui était repoussée avec de fortes pertes pour lui.

Le lendemain, il revenait à la charge et avec des effectifs très importants ; l'attaque était dirigée contre le bois dit « Bois en Hache », contre nos positions aux abords des Cinq-Chemins, sur la crête de Vimy et contre le fortin de Givenchy. Malgré un bombardement intense, malgré la violence de l'attaque, l'ennemi a été repoussé en subissant des pertes élevées : il n'a pu prendre pied que dans un élément de tranchée dans le bois de Givenchy. La canonnade a repris ensuite.

En Picardie, l'action d'artillerie est continue ; dans la région de Lihons près de Chaulnes, on s'est battu à coups de bombes de tranchée à tranchée. Entre l'Oise et l'Aisne, sur le plateau de Nouvion, l'activité de l'artillerie est pareille. Les Allemands n'ont pas été heureux puisqu'ils ont de nouveau bombardé Soissons.

Nos regards sont constamment tournés vers la Champagne où la victoire des 25 et 26 septembre avait donné tant d'espoirs. Là aussi, les Allemands tentent de réagir, mais nous avançons toujours malgré toutes les difficultés.

Il a fallu, avant d'aller plus loin, réduire le saillant maintenu par l'ennemi au centre de notre nouvelle ligne, et dont un des ouvrages principaux est connu sous le nom du « Trapèze ». Le 8 octobre, nous prenions pied dans cet ouvrage, en levant plusieurs tranchées et deux fortins ; plus de deux cents prisonniers restaient entre nos mains.

Le lendemain, les Allemands contre-attaquaient à l'est de la ferme de Navarin, entre Souain et Somme-Py et contre la butte de Tahure ; ils étaient repoussés.

Le 10, un brillant assaut nous rendait maîtres d'une nouvelle tranchée au sud-est de Tahure ; le 11, nous enlevions la totalité d'un ouvrage allemand dans cette même région et nous faisions cent huit prisonniers. Ce succès nous rapprochait de la butte du Mesnil, cote 199, traversée par le chemin de Perthes à Cernay. Notre progression continuait vers le ravin de la Goutte, tandis que l'ennemi tentait de réagir par un violent bombardement.

En Argonne, combats d'artillerie et lutte d'engins de tranchée principalement dans la région du Four-de-Paris et de Courtes-Chausses. Au point de contact de nos armées de Champagne avec celles d'Argonne, qui est le village de Saint-Thomas, nos batteries ont imposé silence aux canons allemands.

En Lorraine, l'ennemi persiste à lancer de fortes reconnaissances vers la Seille et la forêt de Parroy ; le 8, l'une d'elles est parvenue à prendre pied dans une tranchée entre Leintrey et Reillon ; le jour même nous reprenions une partie de l'ouvrage et le lendemain l'ennemi en était complètement délogé. Leintrey est proche du chemin de fer de Strasbourg ; Reillon est plus au sud dans le vallon qui va aboutir à la Vezouse. Les jours suivants, les Allemands ont violemment bombardé nos positions de Reillon ; nos batteries ont efficacement répondu. Le 12 et le 13, l'ennemi a attaqué en Alsace avec de forts effectifs nos positions du Linge et du Schratzen-

maennel ; il a été repoussé sur tout le front ; sur un seul point, au sud du collet du Linge, il a réussi à prendre pied dans une tranchée de première ligne ; une contre-attaque l'en a délogé presque entièrement.

Nos aviateurs ont continué à bombarder les gares et les positions ennemis. Le 13 et le 14, des escadrilles d'une vingtaine d'avions ont lancé de nombreux obus sur la gare de Bazancourt, entre Reims et Rethel, point de départ de la ligne stratégique conduisant à Challerange et Apremont ; une autre escadrille a bombardé la bifurcation d'Achiet-le-Grand près de Bapaume.

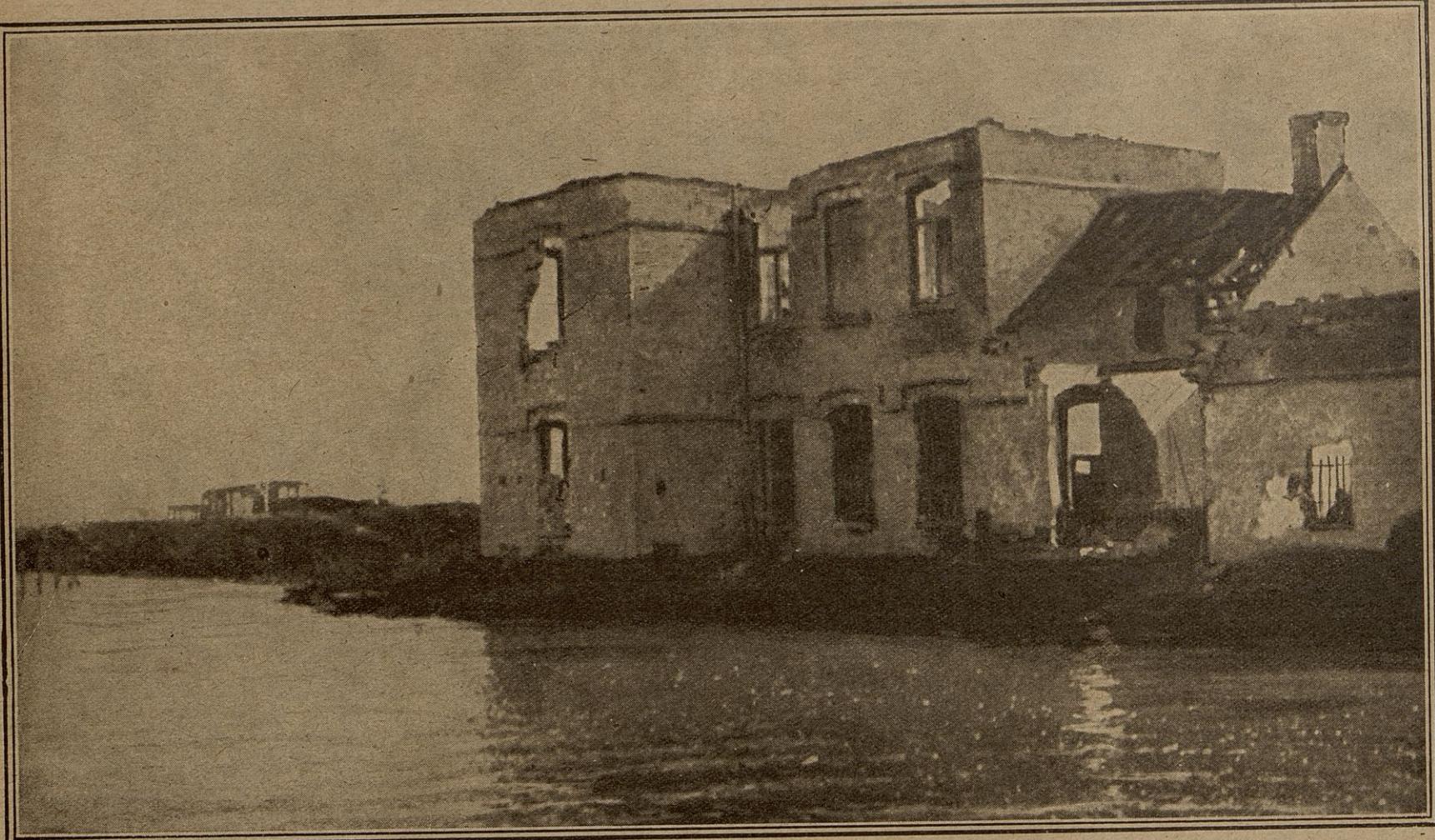
Deux avions allemands ont été abattus par les nôtres, l'un en forêt de Pavenelle, au sud de Pont-à-Mousson, les deux aviateurs qui le montaient ont été tués ; l'autre au nord de l'Aisne, vers Bucy-le-Long. Un de nos avions a abattu un ballon captif allemand qui s'est effondré au sud de Monthois.

Dans la nuit du 13 au 14, plusieurs zeppelins ont survolé les comtés de l'est d'Angleterre et une partie du territoire de Londres, tuant 27 hommes, 9 femmes et 5 enfants ; blessant 64 hommes, 30 femmes et 7 enfants. Plusieurs maisons ont été démolies.

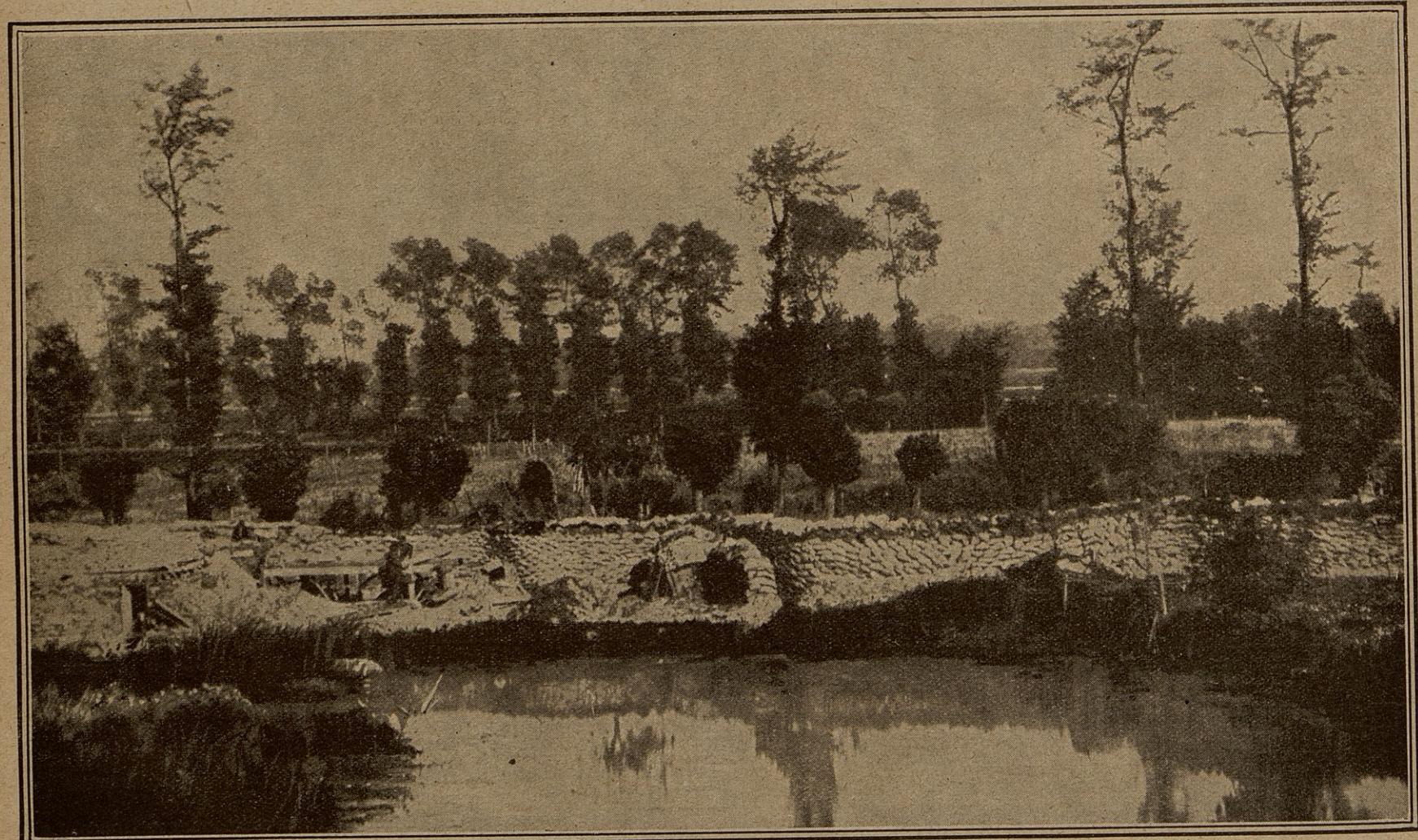
A la même heure, un zeppelin a survolé Château-Thierry où il a jeté des bombes sans causer de dégâts ; il a été obligé de regagner les lignes allemandes sans pouvoir venir sur Paris bien gardé.

Quelques bonnes représailles sur les villes allemandes mettront fin à ces assassinats de femmes et d'enfants ; c'est en effet les seuls arguments que comprennent les Boches ; on l'a bien vu lorsque les avions alliés sont allés jeter quelques bombes sur les châteaux de Carlsruhe et de Stuttgart.

SUR LE FRONT EN BELGIQUE

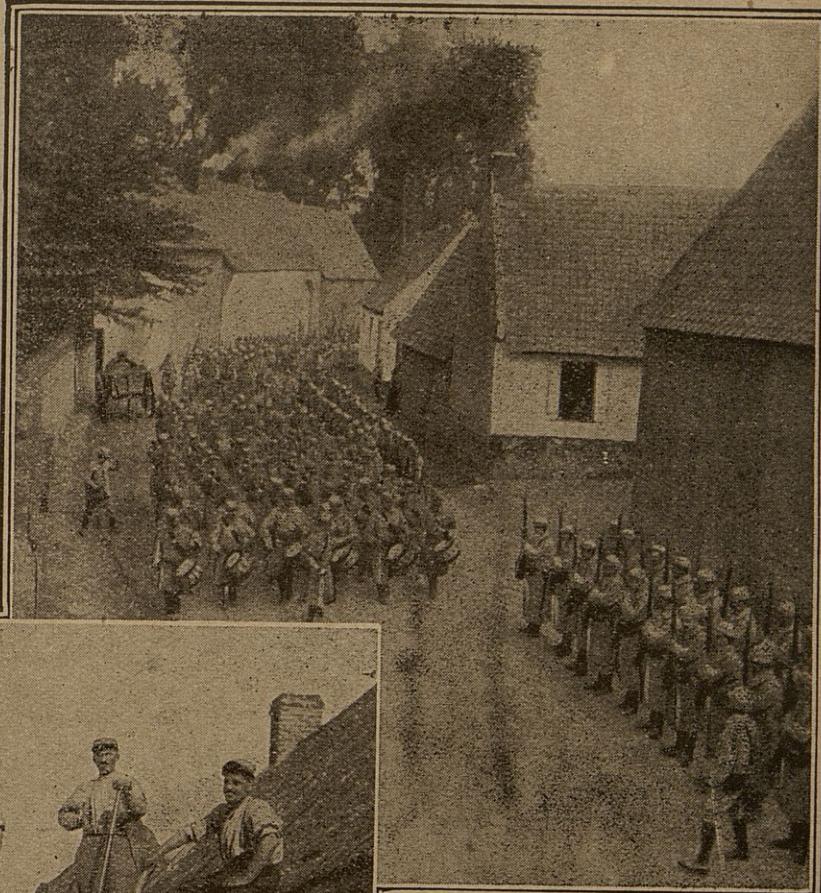
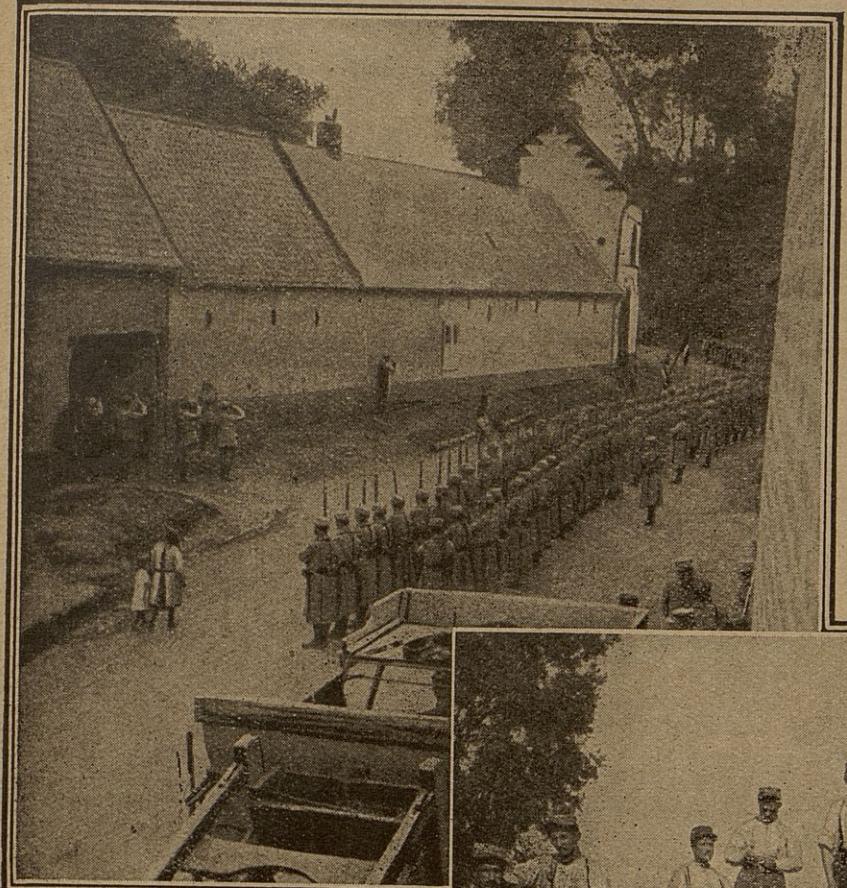


Les bombardements sur le front occupé par l'armée belge ne discontiennent pas ; ils varient seulement d'intensité ; à l'activité de l'artillerie allemande l'artillerie de nos amis répond efficacement ; d'ailleurs les Allemands ne peuvent plus guère bombarder que les ruines qu'ils ont faites ; c'est ainsi que de la gare de Ramscappelle sur laquelle tombent toujours des obus il ne reste depuis longtemps que ces pans de murs tout déchiquetés.



L'armée belge s'est installée derrière de solides défenses ; aussi les attaques d'infanterie sont-elles devenues de plus en plus rares de la part des Allemands. Voici, sur les bords de l'Yser, un poste avancé installé par nos alliés ; des sacs de terre amoncelés remplacent ici les tranchées que la nature du sol par trop marécageuse empêche de creuser ; derrière ces remparts improvisés les sentinelles belges surveillent les mouvements de l'ennemi.

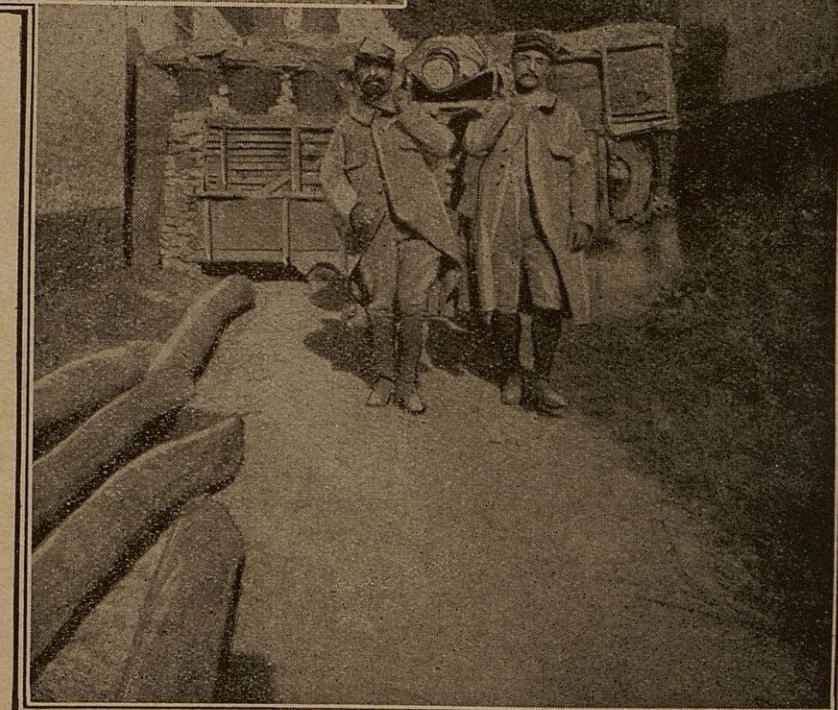
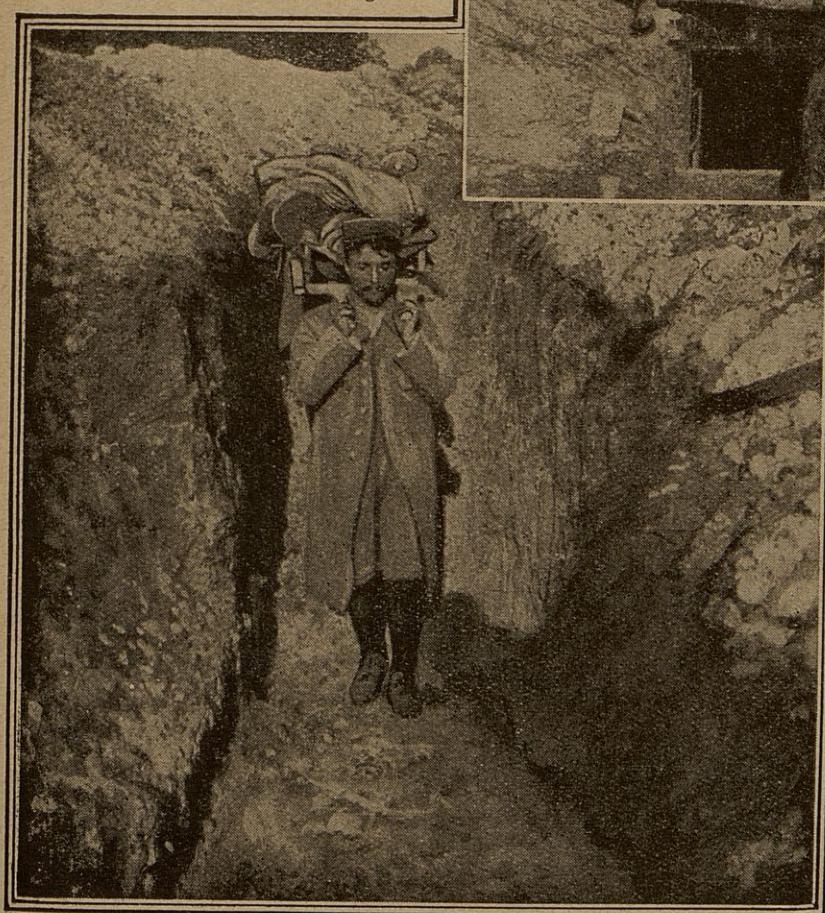
SUR LE FRONT EN PICARDIE



Avant le départ pour la tranchée le drapeau est présenté aux troupes ; c'est une minute de profonde émotion ; les clairons sonnent « Au Drapeau », les officiers saluent, les hommes présentent les armes. Au moment d'aller au danger les soldats ont devant les yeux le symbole de la Patrie, de tout ce qui leur est cher au monde, de leurs biens, de leur famille, de la France qu'il leur faut défendre au prix de leur sang.



Musique en tête, le régiment part pour les tranchées de première ligne ; les tambours, les clairons réveillent les échos de ce village picard et les hommes marchent d'un pas allègre ; ceux qui restent au cantonnement présentent les armes, saluant ceux qui vont se battre. Dans la photographie centrale on voit une équipe de soldats construisant une casemate ; elle sera assez solide pour résister aux obus.



En raison de l'étroitesse des tranchées et du tracé irrégulier des boyaux de communication le transport des blessés a été un problème assez difficile à résoudre ; on a dû se servir de brancards spéciaux que deux hommes portent sur leurs épaules, ainsi qu'on peut s'en rendre compte dans la photographie de gauche. Hors de la tranchée, c'est sur des brancards portés par quatre hommes qu'on amène les blessés jusqu'à l'ambulance prochaine.

LA CAMPAGNE DE RUSSIE⁽¹⁾

LES BATAILLES DE POLOGNE

par le Ct BOUVIER DE LAMOTTE

Breveté d'Etat-Major

LA MARCHE DU GROUPE DES ARMÉES DU NORD

(Suite)

Le 23 juillet, après un violent effort, la ligne russe est percée au sud de Rozan dans la courbe décrite par la Narew avant d'arriver à Pultusk. Deux bataillons allemands peuvent franchir le cours d'eau et s'établir sur la rive gauche ; ils amorcent le passage.

Le 24, les Russes contre-attaquent, refoulent l'ennemi et le rejettent sur la rive droite ; ils ont pu, un instant encore, arrêter le danger, mais leur situation devient critique.

Varsovie est attaquée en effet, au nord-est à moins de 45 kilomètres. A l'ouest les armées allemandes sont sur la Bzura et devant Nowo-Georgiwick, c'est-à-dire à 30 kilomètres à peine. Or la plaine unie entre Narew et Bug ne peut être utilisée sérieusement, et le Bug lui-même à cet endroit, forme un large fossé mais qui n'est pas propice pour la défensive.

Vers le nord les opérations militaires ont continué leur cours. Combats autour de Poweje, combats sur la Swenta, marches et avances des armées allemandes sur la ligne ferrière Bielostok-Pétriograd. Au nord du Niémen elles ont affecté un caractère spécial. D'abord dirigées franchement vers Riga, le grand port de mer, les armées de von Below semblent modifier leur direction et changer d'objectif direct. Ce n'est plus vers le nord, Riga, que la menace se dessine ; les troupes allemandes se rabattent vers le sud-est ; elles pénètrent dans la vallée de la Lawena, se dirigent sur Wilkomir. C'est alors la menace enveloppante au nord et nord-est de la place de Kovno avec comme objectif direct la grande ville de Vilna, sur le Niémen.

La voie directe de Varsovie-Pétriograd se trouve menacée ; c'est un gros danger qui se dessine vers le nord des lignes russes.

Les nouvelles venant de Lithuanie et Courlande avaient bien attiré l'attention du généralissime russe sur les dangers que présentait la marche des armées allemandes ; il était bien dans son intention de protéger la grande voie ferrée qui, à elle seule, alimentait toutes les troupes du front de la Narew, mais les événements se précipitent sur les deux rives de cet affluent de la Vistule.

Le 23 juillet, on avait vu, en effet, une pointe des armées von Gallitz franchir la rivière au sud de Rozan ; des combats acharnés s'étaient livrés dans la courbe de la rivière ; l'ennemi avait été un instant refoulé, puis il était revenu en masse, protégé par une puissante artillerie lourde qui écrasait toute défense. Le 25, il avait pris pied solidement sur la rive gauche, en face d'un de ces grands bois de sapins qui couvrent les bords du fleuve.

L'infiltration allemande s'était poursuivie tout le long de la Narew jusqu'à Pultusk ; elle atteignait déjà un petit cours d'eau, le Flouk, qui couvre au nord le cours du Bug. Les troupes de von Gallitz se répandaient en masse dans ce terrain entre Narew et Bug, terrain qui a à peine quelques ondulations, et où l'on rechercherait en vain une ligne de résistance.

L'artillerie lourde développée en cercle tout le long de la Narew préparait les attaques. La position n'était plus tenable pour les armées russes, qui, moins bien dotées en artillerie et moins pourvues en munitions, ne pouvaient supporter le colossal duel qui se livrait.

Pied à pied elles défendaient le sol, faisant payer chèrement les positions gagnées si péniblement par l'assaillant, car durant les journées du 27 au 31 juillet, soit en cinq jours, les armées allemandes ne purent progresser que de 9 kilomètres en profondeur.

(1) Voir le numéro 52 du *Pays de France* ; la première partie de la « CAMPAGNE DE RUSSIE », a paru dans les numéros 35, 36, 37, 38, 39, 40 et 41 du *Pays de France*.

L'ÉVACUATION DE VARSOVIE

Varsovie, attaquée vers le nord-est, l'était encore vers l'ouest. Sur Blonie, sur Grodziec, les Bavarrois du prince Léopold de Bavière s'avancent ; enfin, plus au sud, un gros effort était tenté par l'armée de von Woysch qui s'était emparée d'une partie de la voie ferrée de Varsovie à Iwangorod.

La Vistule franchie au sud, c'était la menace du nord reproduite mais encore plus dangereuse. Du reste les nouvelles arrivaient de toutes parts bien mauvaises.

Au front nord, les armées du maréchal von Hindenburg s'étaient emparées d'une partie du cours de la Narew au sud d'Ostrolenka jusqu'au confluent du Bug. Von Below avait prononcé une attaque sur Kovno ; avec ses cinq corps d'armée et sa nombreuse cavalerie il essayait de tourner la place et de se diriger sur Vilna.

Au front sud, les armées du maréchal von Mackensen, dans une poussée géante, avaient franchi la ligne Lublin-Cholm ; le 3 août une bataille se livrait au nord-est de Lublin vers Kurow, tandis que sur les deux rives de la Wieprz se déroulaient les combats du lac Dralow à l'est de Cholm à Włodawa, dans la région du mont Lyssia, une rencontre des plus sanglantes avait lieu.

La 42^e division russe, la 18^e division, le 19^e régiment de Kostroma supportaient le choc de l'aile droite de Mackensen et grâce à l'emploi d'automobiles blindées arrêtaient pour un moment la marche vers le nord.

Plus à l'est le corps Boehm-Ermolli semblait se diriger sur Kovel.

Le temps pressait pour évacuer la capitale de la Pologne qui se trouvait entourée sur trois côtés ; il fallait se résoudre à ce sacrifice.

Déjà on avait fait replier vers l'est tous les services d'Etat.

Les Russes comptaient bien livrer la ville, comme ils avaient livré Lemberg, sans aucunes ressources.

Varsovie fut du reste évacuée sans résistance. Le 4 août les troupes russes combattaient encore à l'ouest vers Blonie, à 25 kilomètres de la capitale, et maintenaient l'ennemi sur ces positions. Dans la nuit du 4 au 5, elles se replierent, franchirent les ponts, les détruisirent et passèrent sur la rive droite de la Vistule. Elles n'avaient pas été inquiétées dans leur retraite.

Le 5 août au matin, les Bavarrois du prince Léopold apparurent devant Varsovie évacuée.

La perte de Varsovie était un événement douloureux pour toutes les armées russes, pour tout le pays, pour tous les alliés.

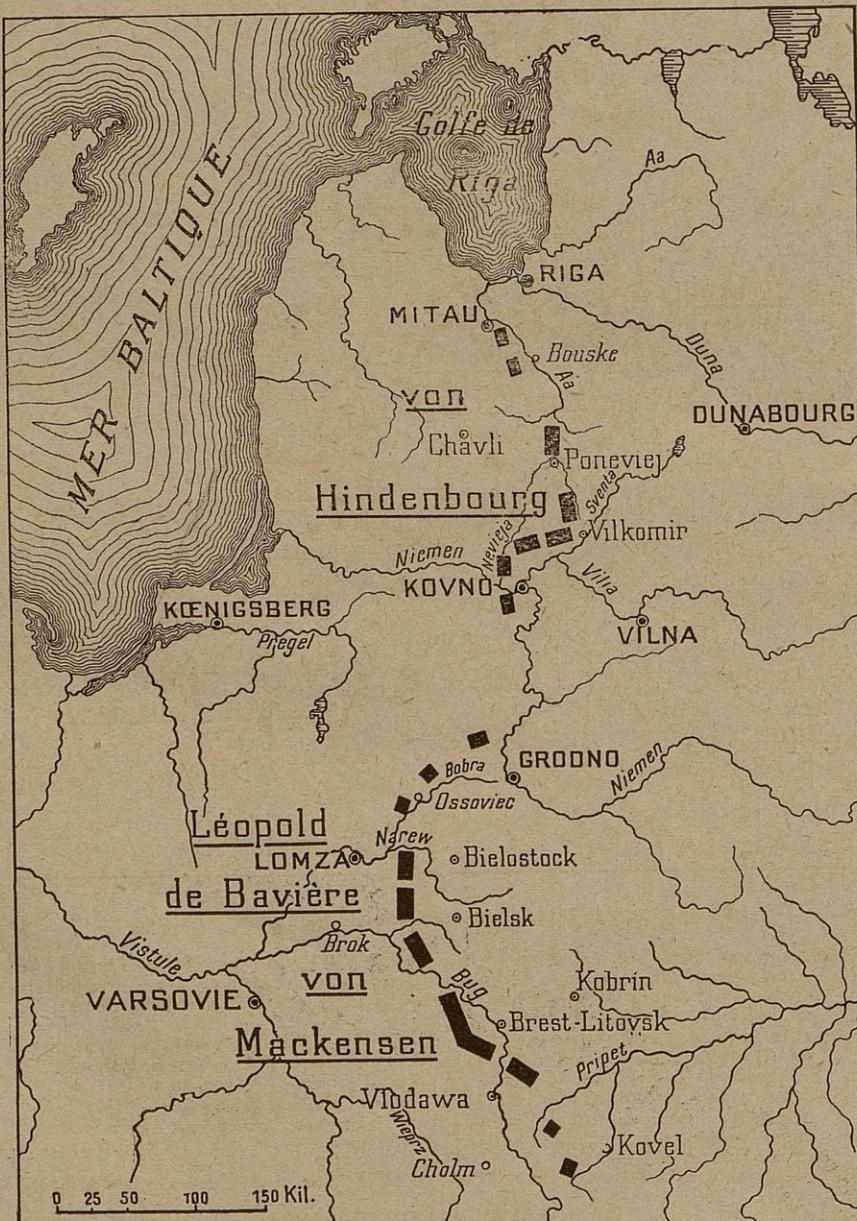
Au point de vue mondial, on ne saurait le nier, l'événement était considérable, mais au point de vue purement militaire, l'abandon de Varsovie, menacée de toutes parts, ne prenait pas de proportions inquiétantes. Ce n'était en somme qu'un point géographique dans la situation générale.

Les armées russes, non démolies, non disloquées, reculaient sagement, en ordre, sur leurs positions d'arrière. Un nouveau groupement s'effectuait sur un front plus restreint, une nouvelle défense allait s'établir plus en arrière.

L'ennemi, profondément meurtri par des pertes sensibles (les armées von Gallitz et le groupe des armées du sud, von Mackensen, laissaient près du tiers de leur effectif sur le terrain dans le mois de juillet) allait trouver devant lui une barrière nouvelle du Niémen au Bug ; l'encerclement du saillant polonais avait échoué.

Il lui fallait encore pénétrer plus en avant, plus vers l'est ; entrer sur cette terre de Russie si terrible, si fatale aux armées envahissantes. C'est avec effroi qu'il devait songer à s'enfoncer dans ce pays immense où le vide se faisait, où, comme en 1812, on brûlait déjà villages, récoltes, où l'on retirait en masse les troupeaux et où chaque marche en avant l'éloignait de sa base de ravitaillement.

L'histoire était là pour enseigner que ce n'est pas en vain qu'on ose entreprendre de semblables opérations de guerre !



LE GROUPEMENT DES ARMÉES AUSTRO-ALLEMANDES EN RUSSIE (15-20 août 1915)

LES RUSSES ÉCHAPPENT A L'ENVÉLOPPEMENT

L'encerclement des armées russes autour de Varsovie n'avait pas réussi. Le grand-duc Nicolas avait su évacuer à temps la capitale de la Pologne où les troupes bavaroises du prince Léopold de Bavière étaient entrées le 5 août. La poussée allemande sur ce point n'avait même pas été pressante et c'est sans hâte que les Russes avaient abandonné la rive gauche de la Vistule, faisant sauter les ponts qui reliaient Varsovie à son faubourg de Praza.

Il n'avait pas été fait de prisonniers en masse ; le peu de soldats pris par les Allemands avaient été faits, pour ainsi dire, individuellement. En entrant dans la ville, le vainqueur l'avait trouvée vide ; son butin devait être presque nul. Les musées, les bibliothèques, les usines, les maisons de commerce, surtout les banques et les établissements d'Etat avaient été complètement évacués ; la population civile même quittait la ville dès le 2 août au soir.

Les canons laissés sur la rive gauche avaient été rendus inutilisables ainsi que les ouvrages élevés pour la protection de la ville. Au point de vue militaire, la prise de Varsovie n'avait pas plus d'importance que le terrain qui avait été gagné.

L'évacuation de la capitale de la Pologne par les armées russes gênait le plan allemand en ce que le retrait des troupes du front ouest allait empêcher l'encerclement escompté. Au sud, Mackensen, malgré ses efforts avait peu gagné de terrain ; au nord, von Gallitzin avait mieux réussi, mais le franchissement de la Narew dans son cours inférieur vers Pultusk-Rozan, n'amenait pas le résultat cherché. S'il avait décidé le retrait du front ouest trop avancé sur Varsovie, il n'avait pas produit l'événement tant recherché : la prise entre les deux branches de la tenaille. Cette dernière avait eu les branches trop limitées.

Il fallait donc modifier le plan primitif et l'adapter à la nouvelle situation que faisait naître le repliement des armées russes devant Varsovie.

L'état-major général du kaiser concut dès lors un nouveau regroupement des armées. Trois grosses armées furent constituées.

1^o Celle du nord, sous les ordres du maréchal von Hindenburg. Elle comprenait les troupes opérant en Courlande sous le commandement du général von Falkenhausen, puis l'armée von Below au nord du Niemen ; l'armée von Scholtz sur la Bobra et la Narew. Ce regroupement formidable de quatre armées, chacune comptant de 3 à 5 corps d'armée et munies d'une artillerie lourde très nombreuse, allait former l'attaque nord : la nouvelle branche gauche de la tenaille allemande sur le flanc droit des Russes.

2^o Celle du centre, sous le commandement du prince Léopold de Bavière qui exerçait nominalement le pouvoir (le prince compte plus de 70 ans). Elle comprenait l'armée von Gallitzin qui allait être rattachée au centre d'attaque, puis la IV^e armée allemande qui avait fait son entrée à Varsovie ; par la suite on lui rattachera l'armée von Woysch qui avait fait la poussée sur la Vistule au nord d'Iwangorod. C'étaient donc trois armées centrales, chacune d'environ 4 à 5 corps d'armée, et comptant 2 à 3 corps autrichiens.

3^o Celle du sud placée toujours sous les ordres du maréchal Mackensen, qui avait entamé depuis mai le grand mouvement offensif. Elle comprenait l'armée autrichienne de l'archiduc Joseph-Ferdinand, le corps allemand du maréchal Mackensen avec une fraction commandée par le général von Arz. Puis l'armée von Boehm-Ermolli rappelée de Lemberg, qui prolongera la droite allemande et l'aidera dans ses efforts vers le nord, sur le Bug ; enfin plus tard, vers le 25 août, on appellera à la rescoufle encore des troupes du sud, et le général von Linsingen enverra une partie de son armée sur Kovel.

Ce regroupement était le plus puissant, il comptait près de 18 corps d'armée.

Dès lors le nouveau plan va s'appliquer.

Attaques centrales pour fixer la ligne russe. Attaques des deux ailes pour l'envelopper ; vers le sud par le Bug ; vers le nord par le Niemen, Kovno, Vilna, et si possible plus au nord encore par la Duna sur Dunabourg.

Ce fut une véritable ruée de toutes les armées allemandes sur la ligne russe.

Au sud le maréchal Mackensen active sa marche tant retardée sur la Wieprz et le Bug ; il s'avance le 10 août sur les chaussées de Cholm à Włodawa ; le 11, sa gauche dépasse Lukow, elle marche sur Siedlce. Le 12, la progression continue en coopération avec l'armée du centre qui, elle, atteint Minsk, Radzymin, Wyszkow sur le Bug ; mais la jonction des deux grands groupements est mal établie, malgré les efforts prodigieux que chacun apporte dans la lutte générale ; les armées allemandes gagnent peu de terrain surtout vers le sud. Ce ne sont plus des combats d'arrière-gardes que livrent les Russes ; ce sont de véritables batailles. Le 12 août le général Alexieff a pris une offensive sur le Bug, il a attaqué Włodawa occupée par les troupes alle-

mandes. L'attaque a été impétueuse ; durant trois jours les Russes se jetèrent en masse sur l'ennemi, on reprend Włodawa, on rejette Mackensen au sud à plus de 30 kilomètres de la ville. La reprise de Włodawa avait été un épisode des plus glorieux et le coup de boutoir lancé sur les armées du maréchal allemand avait porté juste. Il y eut un instant une vraie déroute allemande sur ce point. Mais les succès du sud de nos alliés avaient été dépassés encore dans le nord. Les nouvelles de l'attaque de l'aile gauche allemande étaient des plus mauvaises.

Tout d'abord, von Scholtz laissé sur la Bobra s'acharnait en vain à passer la rivière et écrasait de sa grosse artillerie la petite place forte d'Ossowiec qui résistait toujours.

L'armée von Below portée plus vers le nord venait, face à Kovno, s'attaquer à la grande forteresse qui résistait également. Enfin, tout à fait au nord, dans la Courlande, se préparait une poussée allemande des plus sérieuses sur Riga. C'était bien la grande démonstration vers l'aile droite russe qui se dessinait.

Le 15 août l'attaque générale sur le front Mitau-Dunabourg n'avait pas réussi.

Entre Mitau et Bausk, sur la rivière l'Aa, les Russes avaient pris l'offensive, rejetant vers l'ouest les corps d'armée de von Falkenhausen qui avaient amorcé leur marche vers la Duna. Battus à Salahy, à Pompjany-sur-Lawena, les troupes allemandes étaient rejetées sur leurs lignes de communication en Courlande ; en même temps, plus au sud, vers Vilkomir, von Below qui avait

lancé en avant son aile gauche tendant à gagner par le nord et le nord-est le cours de la Wilja était refoulé. C'était le succès russe sur tout le front nord ; il venait s'accentuer au moment même où les bonnes nouvelles venues du sud apportaient l'espérance.

Les mauvaises heures semblaient passées. Contentes sur le front central, les armées allemandes avaient péniblement et leurs deux attaques extrêmes avaient échoué en même temps, à la même époque, sur les deux ailes des armées russes (15 août).

L'espérance fut cependant pas de longue durée. Dès le 16 août la pression allemande se fait sentir sur tout le front.

Dans la partie sud, le maréchal Mackensen reprenait sa marche sur Brest-Litovsk. Le pays marécageux et couvert de tourbières, bois légers, est particulièrement pénible pour la marche des troupes d'une certaine importance. La rive droite du Bug est surtout très difficile. Touchant presque la naissance des grands marais du Pripet, elle est bordée par une étroite chaussée qui court tout le long du grand cours d'eau. C'est sur cette chaussée que s'engagea le corps d'armée du général von Arz, cherchant à tourner le grand camp retranché de Brest par le sud et le sud-est.

Il y arriva très péniblement. Non seulement la défense était facile pour les Russes, mais, dans leur marche en avant, les troupes allemandes ne pouvaient que difficilement se réapprovisionner et la longueur des routes, leur mauvais état étaient une cause journalière de grosses difficultés. Puis à cette époque de l'année, au commencement d'août, les chaleurs de l'été qui séloignent ont pompé une partie de l'humidité des vastes plaines marécageuses qui, sur plusieurs milliers de kilomètres, s'étendent vers l'est et le nord dans cette région, mais alors les nuits plus fraîches ont ramené les brouillards et c'est un voile gris, épais, qui couvre toute la contrée. On se dirige déjà difficilement dans ces pays immenses sans points de direction bien établis, comment alors assurer sa marche, si on veut s'éloigner des seules chaussées courant sur les marais ?

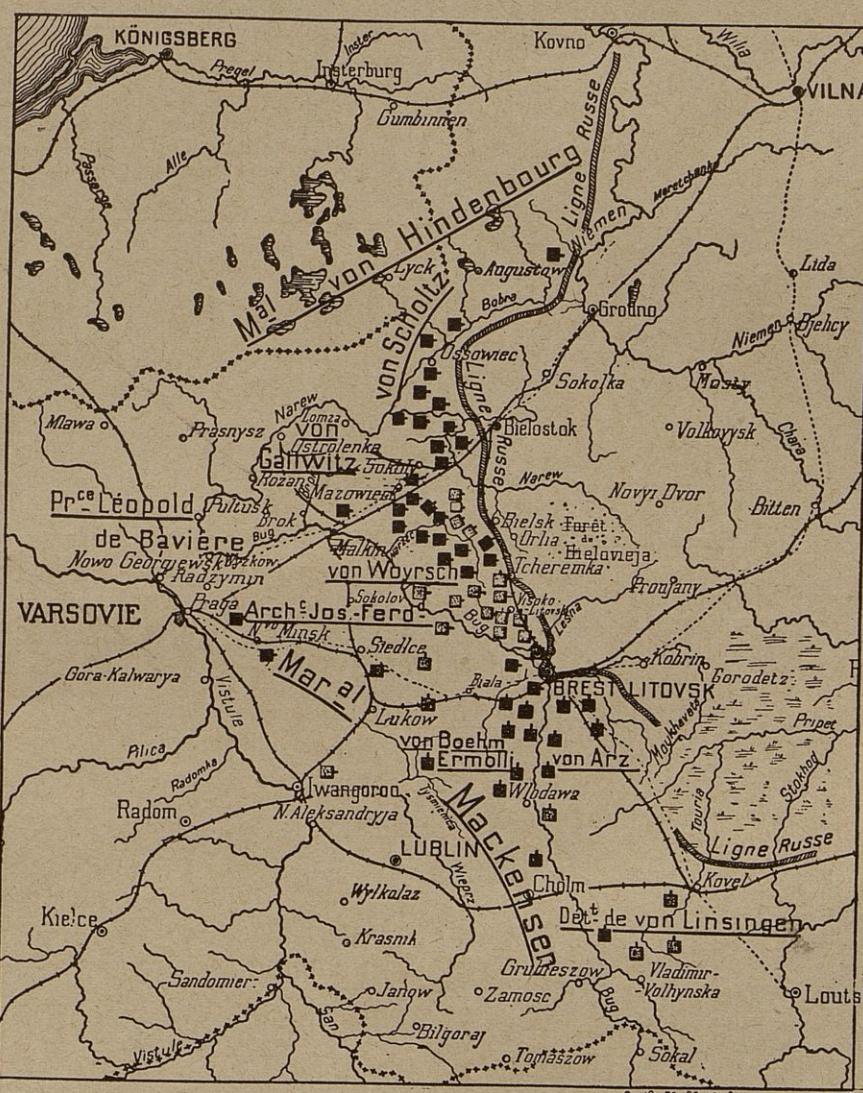
Sur son aile droite Mackensen avait progressé plus facilement ; se reliant à la droite du groupe central, ses armées avaient pu atteindre la voie ferrée de Siedlce à Biala et Brest-Litovsk, et de concert avec les troupes du prince Léopold de Bavière, on avait

abordé la rive gauche du Bug au-dessous de Brest-Litovsk. On cherchait ainsi à contourner par le nord la grande forteresse pour combiner le mouvement d'attaque avec le détachement de von Arz qui opérait dans le sud et le sud-est. On espérait réussir à encercler le camp retranché et à ne pas laisser échapper comme à Przemysl, comme à Lemberg, comme à Varsovie, les troupes de la défense.

Mais les Russes, sans se laisser émouvoir par la chute de leurs places fortes, déjoueront encore le plan de l'ennemi.

Le 20 août, l'armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand avait abordé le Bug, le 21, elle le franchissait au nord du confluent de la rivière la Lesna, et s'étendait dans la boucle formée par ce cours d'eau vers le sud-est. L'avancée de l'archiduc au nord de Brest était une grosse menace pour la forteresse, d'autant plus que malgré toutes les difficultés rencontrées, l'armée de von Arz avait progressé et s'approchait de la Mazowieck.

(A suivre.)



LES ARMÉES AUSTRO-ALLEMANDES EN RUSSIE (Front central)

ARMÉE DU MARÉCHAL VON HINDENBURG (du front de Riga au nord de la Narew). — Armée von Falkenhausen : 8 divisions ; armée von Below : 12 divisions ; armée von Eichorn : 5 divisions ; armée von Scholtz : 6 divisions. Total : 32 divisions, 16 corps d'armée.

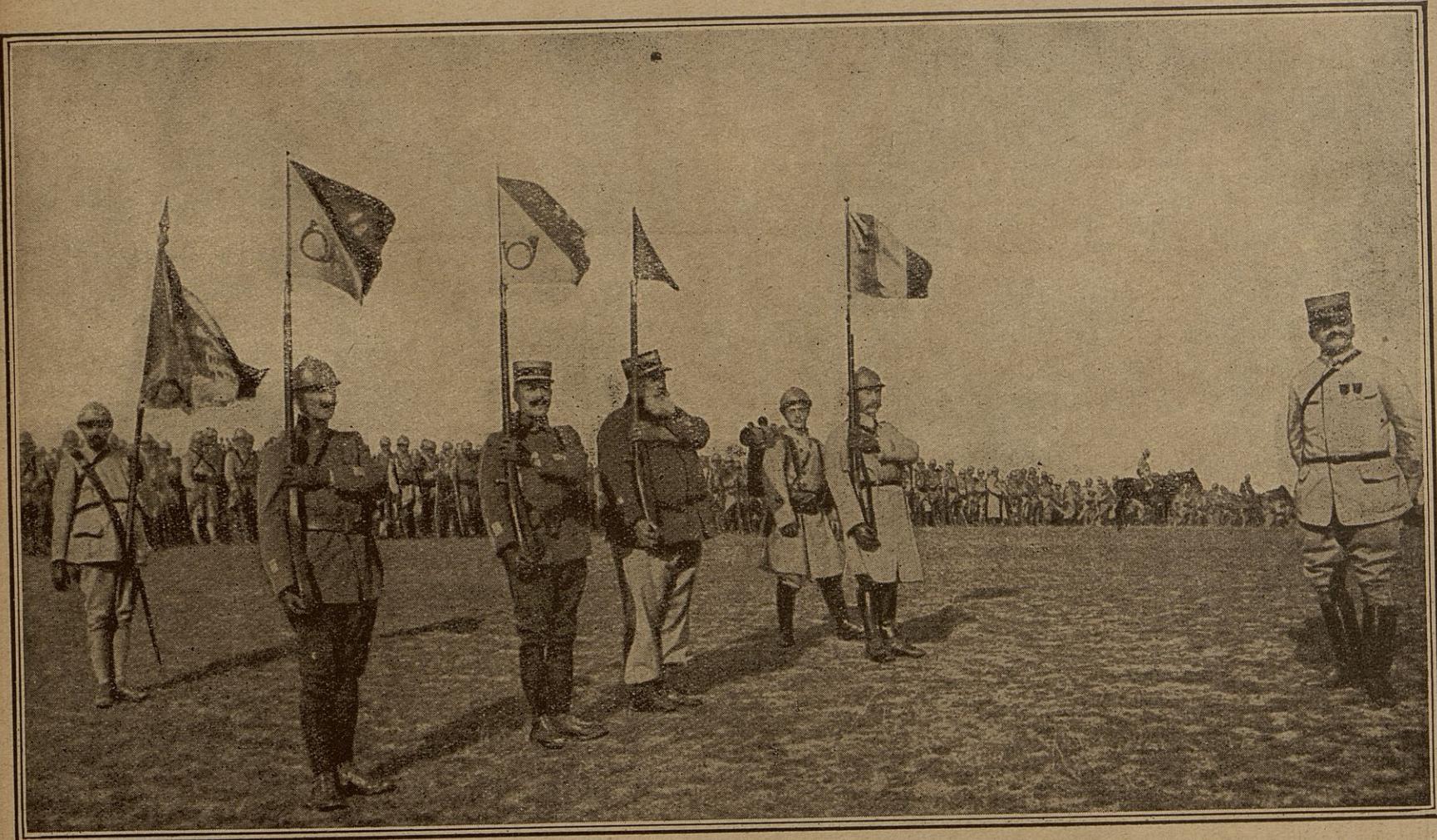
ARMÉE DU PRINCE LÉOPOLD DE BAVIÈRE (de la Narew à Tcheremka). — Armée von Gallitzin : 10 divisions ; 4^e armée : 12 divisions ; armée von Woysch : 8 divisions. Total : 30 divisions, 15 corps d'armée.

ARMÉE DU MARÉCHAL VON MACKENSEN (de Tcheremka aux marais du Pripet). — Armée de l'archiduc Joseph-Ferdinand : 16 divisions ; armée von Arz : 12 divisions ; armée von Boehm-Ermolli : 8 divisions. Total : 36 divisions, 18 corps d'armée.

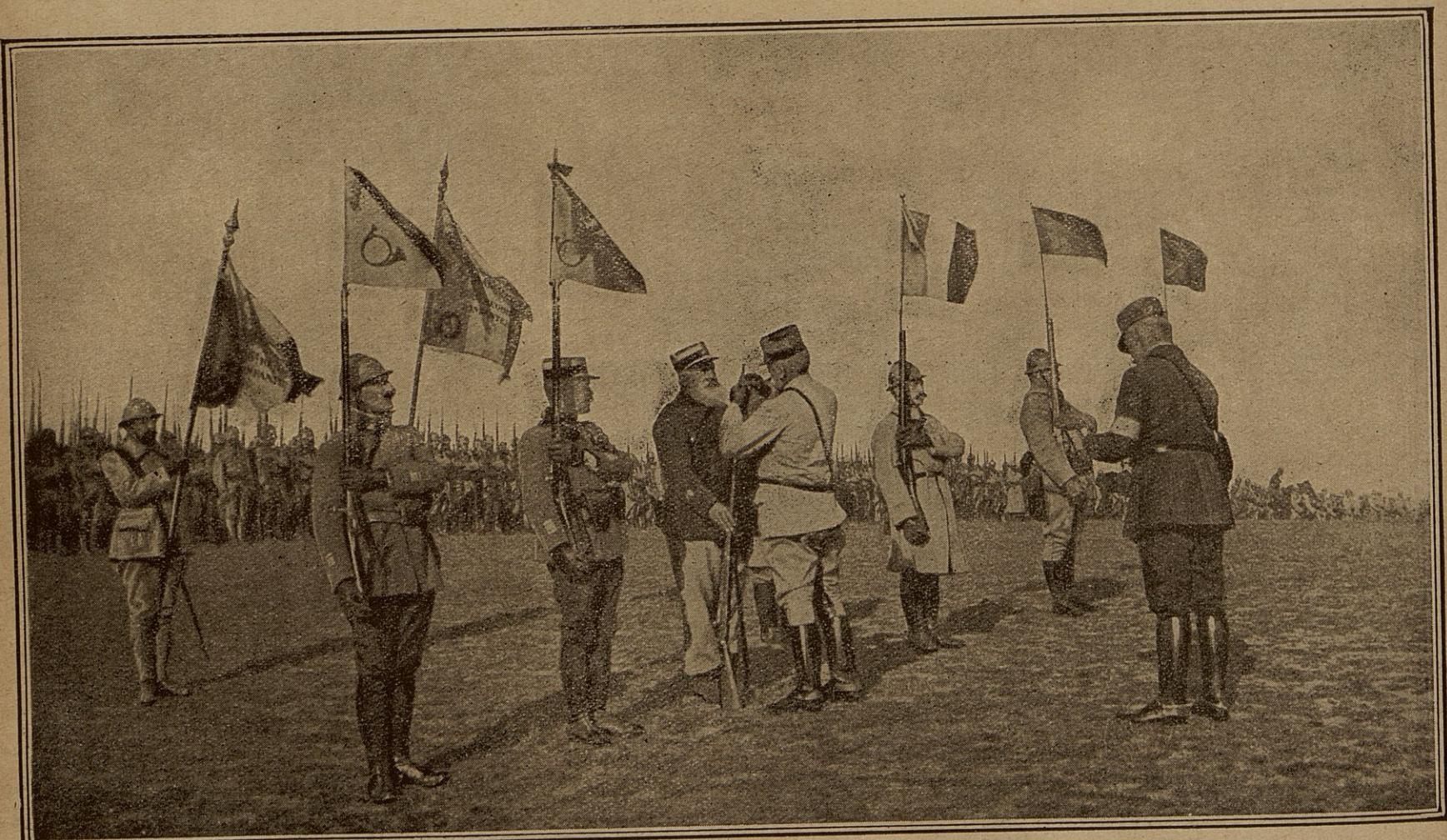
DÉTACHEMENT DE L'ARMÉE VON LINSINGEN (vers Kovel) : 4 divisions, 2 corps d'armée.

TOTAL GÉNÉRAL : 51 CORPS D'ARMÉE

FANIONS DE CHASSEURS DÉCORÉS

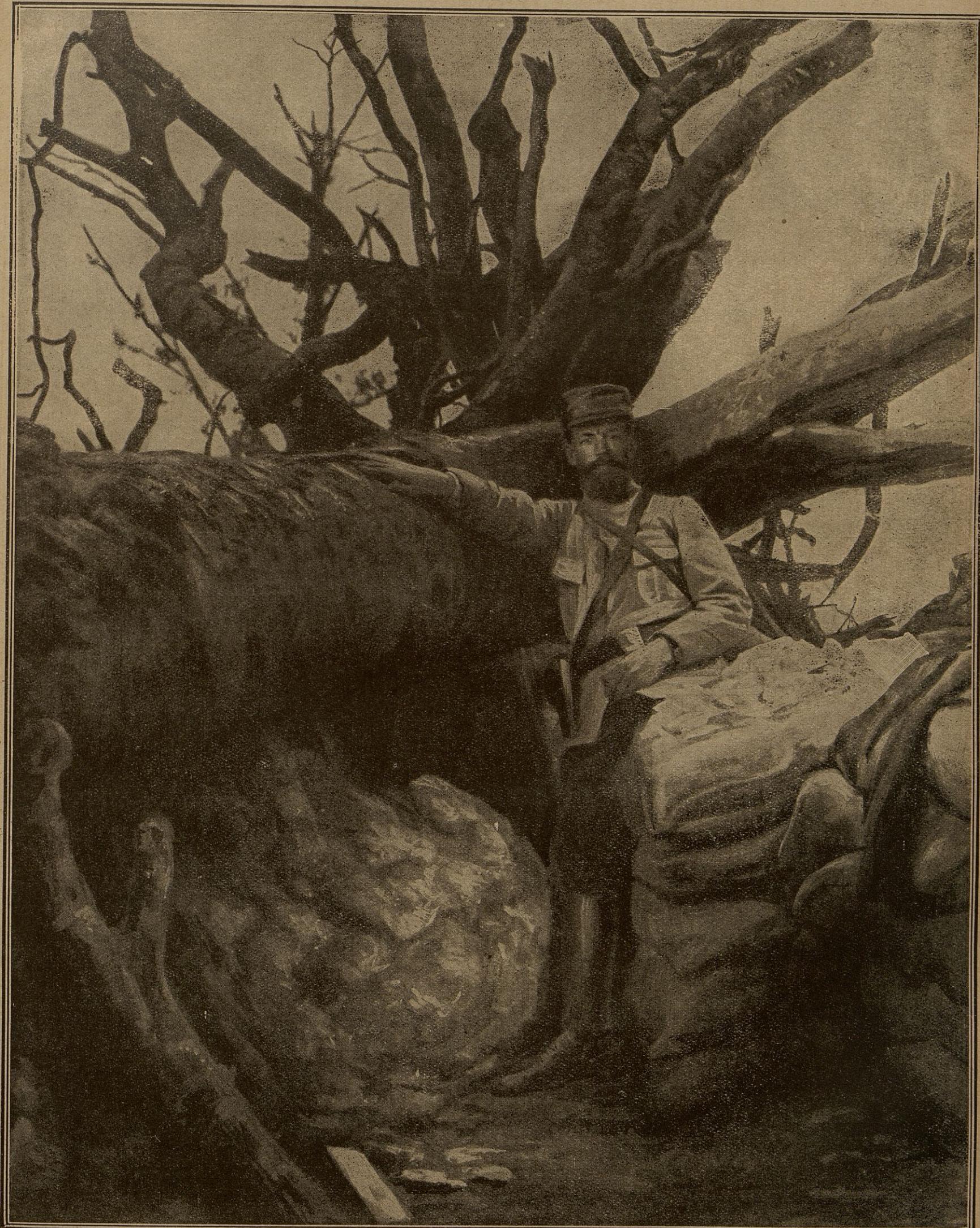


Les fanions de deux bataillons de chasseurs à pied qui se sont particulièrement distingués dans les combats d'Artois ont été décorés de la croix de guerre ; les voici portés par deux commandants et deux capitaines sur le front des troupes rassemblées non loin de Souchez pour cette imposante cérémonie ; les fanions portent les marques glorieuses de la bataille.



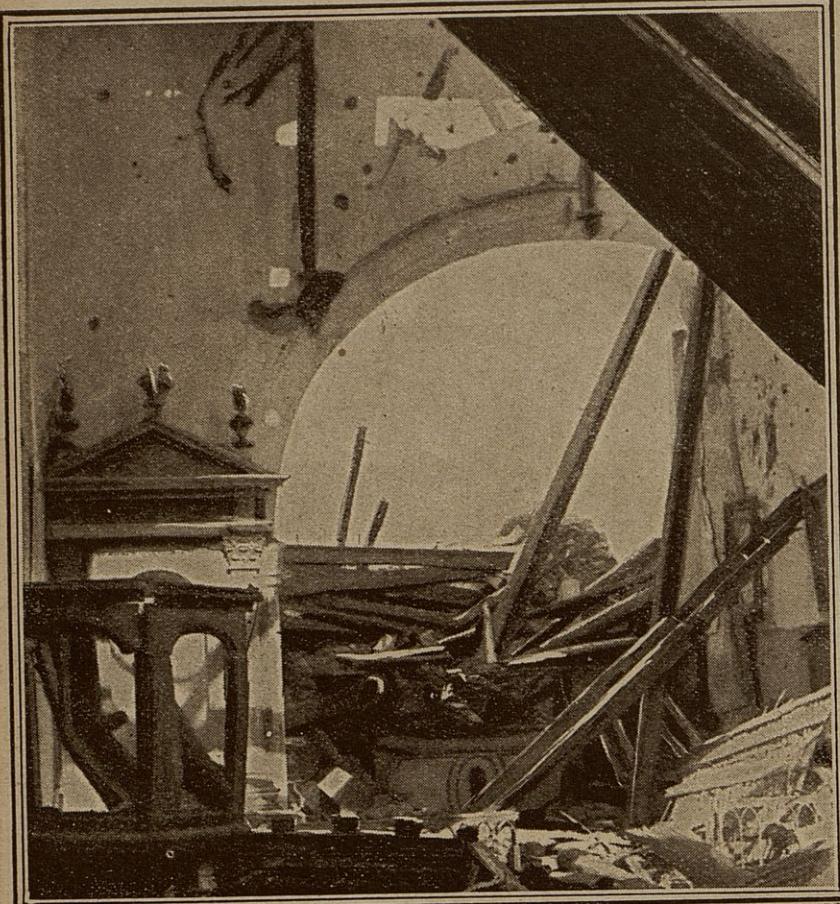
Le colonel attache la croix de guerre au fanion d'une compagnie du ...^e bataillon de chasseurs à pied ; c'est le capitaine à la barbe grise qui le porte. Derrière les fanions on voit les drapeaux de deux régiments d'infanterie ; celui qui est à gauche a été déchiqueté par les balles et les obus dans les premiers combats d'Artois.

RENVERSÉ PAR UNE MARMITE

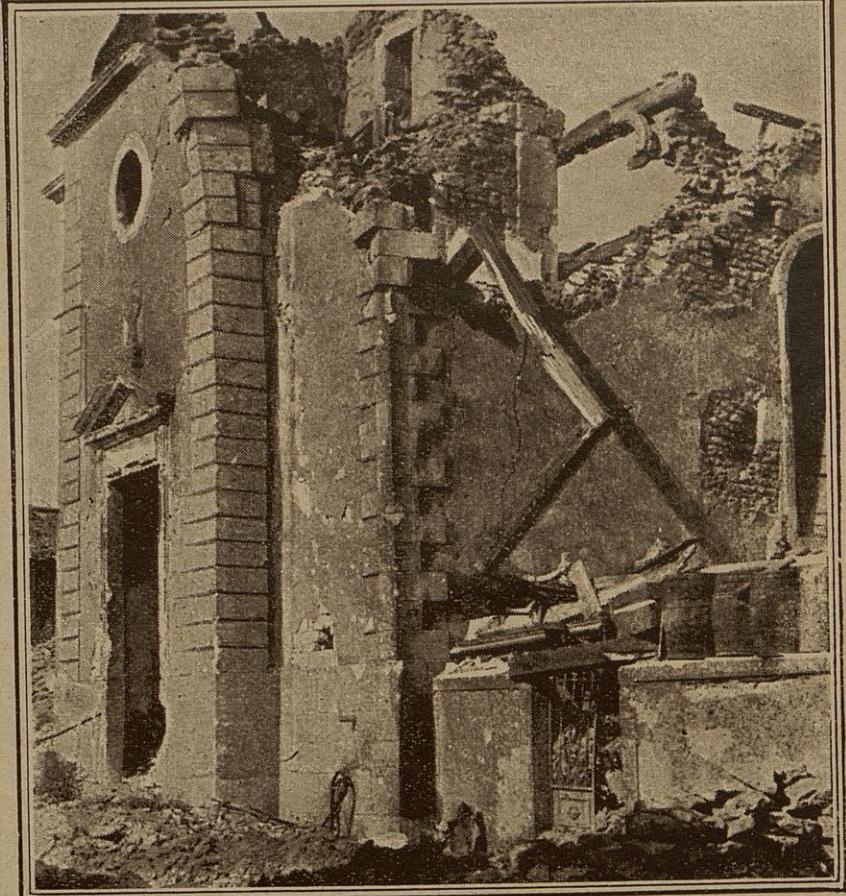


Dans la région de Notre-Dame-de-Lorette, désormais célèbre par de si rudes combats, cet arbre se dressait orgueilleusement ; un obus de gros calibre l'a déraciné et l'a couché en travers d'une tranchée ; le tronc ne mesure pas moins de trois mètres de circonférence ; depuis ce terrible coup de cognée, le boyau de communication a reçu le nom de « boyau de l'arbre ».

LES VENDANGES SOUS LES OBUS



Cette malheureuse église de Champagne a subi le sort de toutes les églises qui se sont trouvées sous les canons allemands ; voici un aspect du chaos que présente le chœur à l'endroit où se trouvait l'autel dont on aperçoit les débris.



Sous les obus allemands la voûte de l'église s'est effondrée, les murs sont en ruines ; le clocher, qui élevait fièrement son coq au-dessus de la plaine, a été abattu par une rafale de mitraille ; l'incendie a complété l'œuvre des barbares destructeurs.



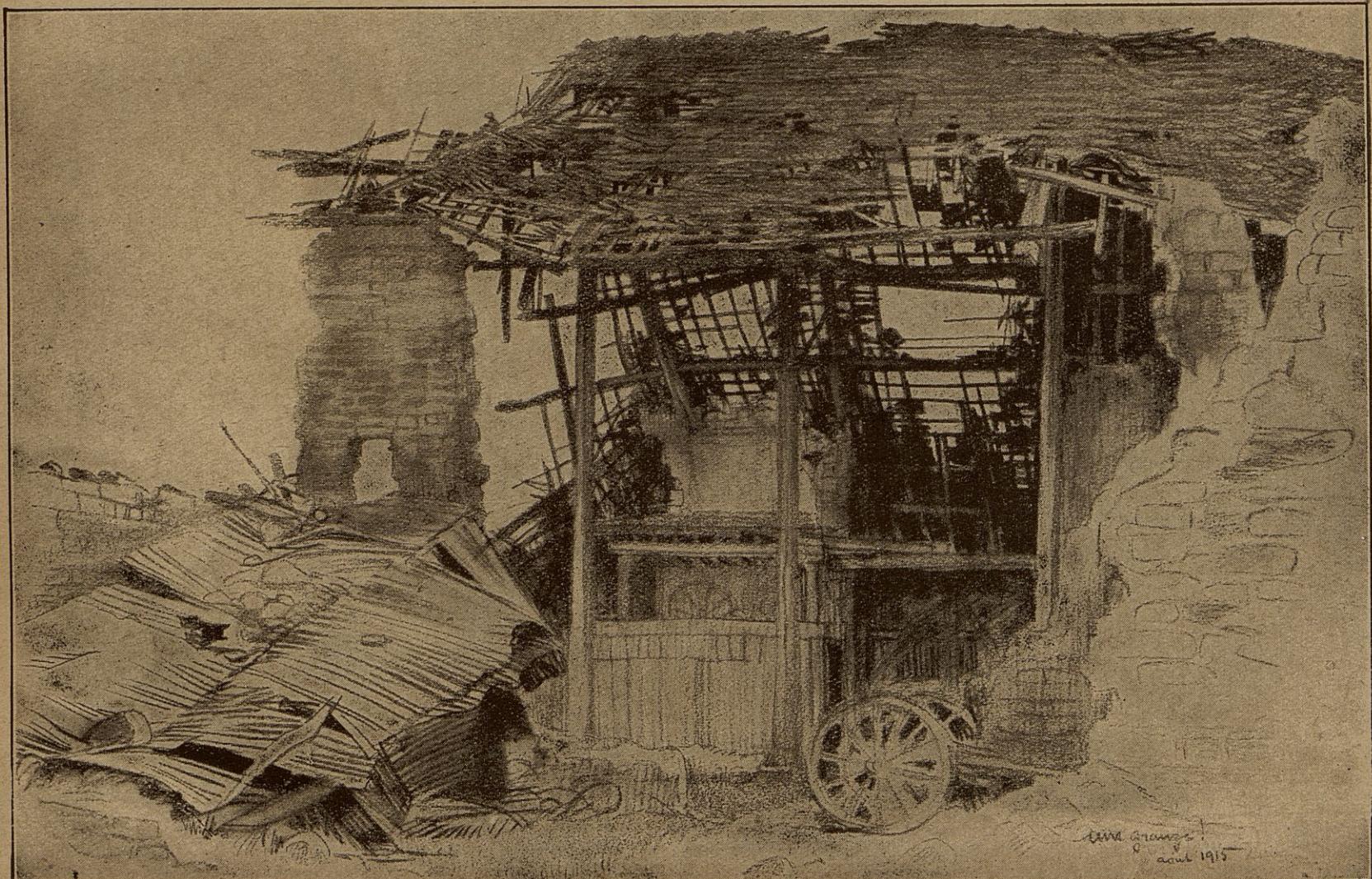
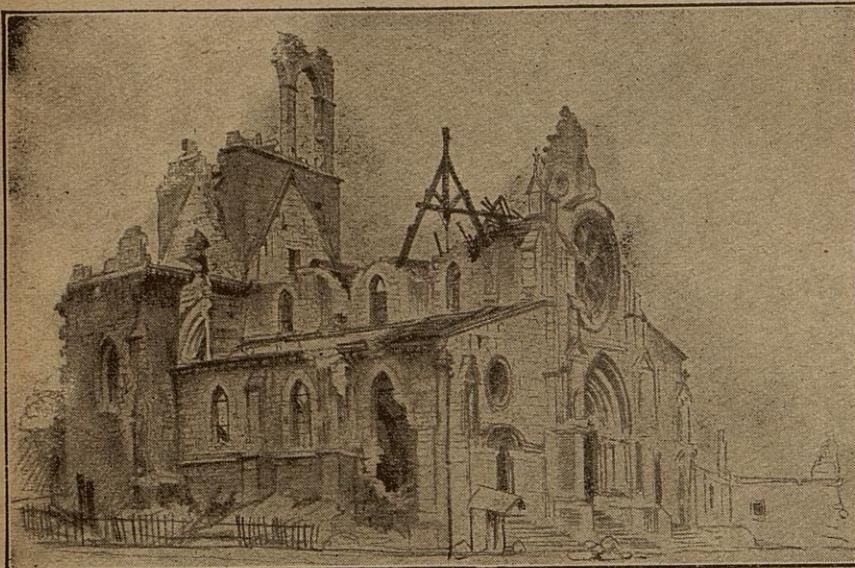
Comme pour la fenaison, comme pour la moisson, les soldats, dans la zone des armées, ont donné aux vignerons un coup de main pour les vendanges. En Champagne la cueillette du raisin s'est faite sous les obus ; mais les corbeilles se sont remplies des beaux fruits de la vigne et sous le pressoir coulera le jus précieux et celui-là les Boches ne le boiront pas chez nous.

LES PRISONNIERS ALLEMANDS A CHÂLONS



Depuis notre victoire de Champagne c'est dans les rues de Châlons un défilé incessant de prisonniers allemands ; en colonnes de plusieurs milliers, encadrés par nos braves territoriaux, les vaincus de Souain et de Tahure sont dirigés vers la gare où de longs trains sont formés pour les emporter au lieu de leur internement.

LES RUINES DE BÉTHENY



CROQUIS PRIS SUR LE FRONT PAR LE PEINTRE COSSARD, MOBILISÉ.

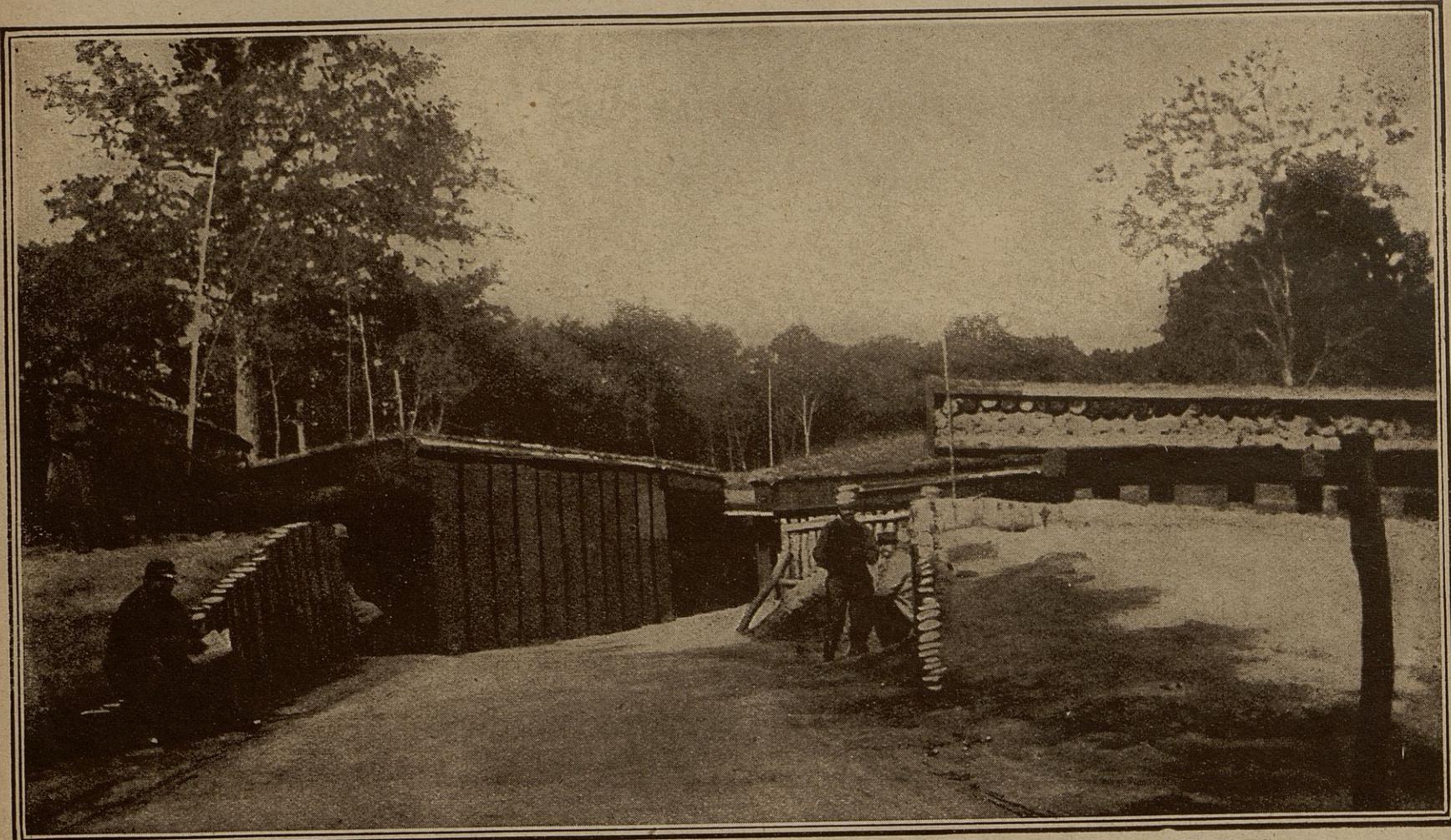
LA PRISE DE TAHURE



Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Le village de Tahure, qui ne formait plus qu'un amas de ruines, avait été puissamment fortifié par les Allemands ; relié à la butte de Tahure par des boyaux souterrains, il faisait partie d'un système de défense que l'ennemi prétendait imprenable. Dans un assaut furieux, nos troupes l'enlevèrent le 6 octobre dernier.

UNE FORÊT SUR LE FRONT

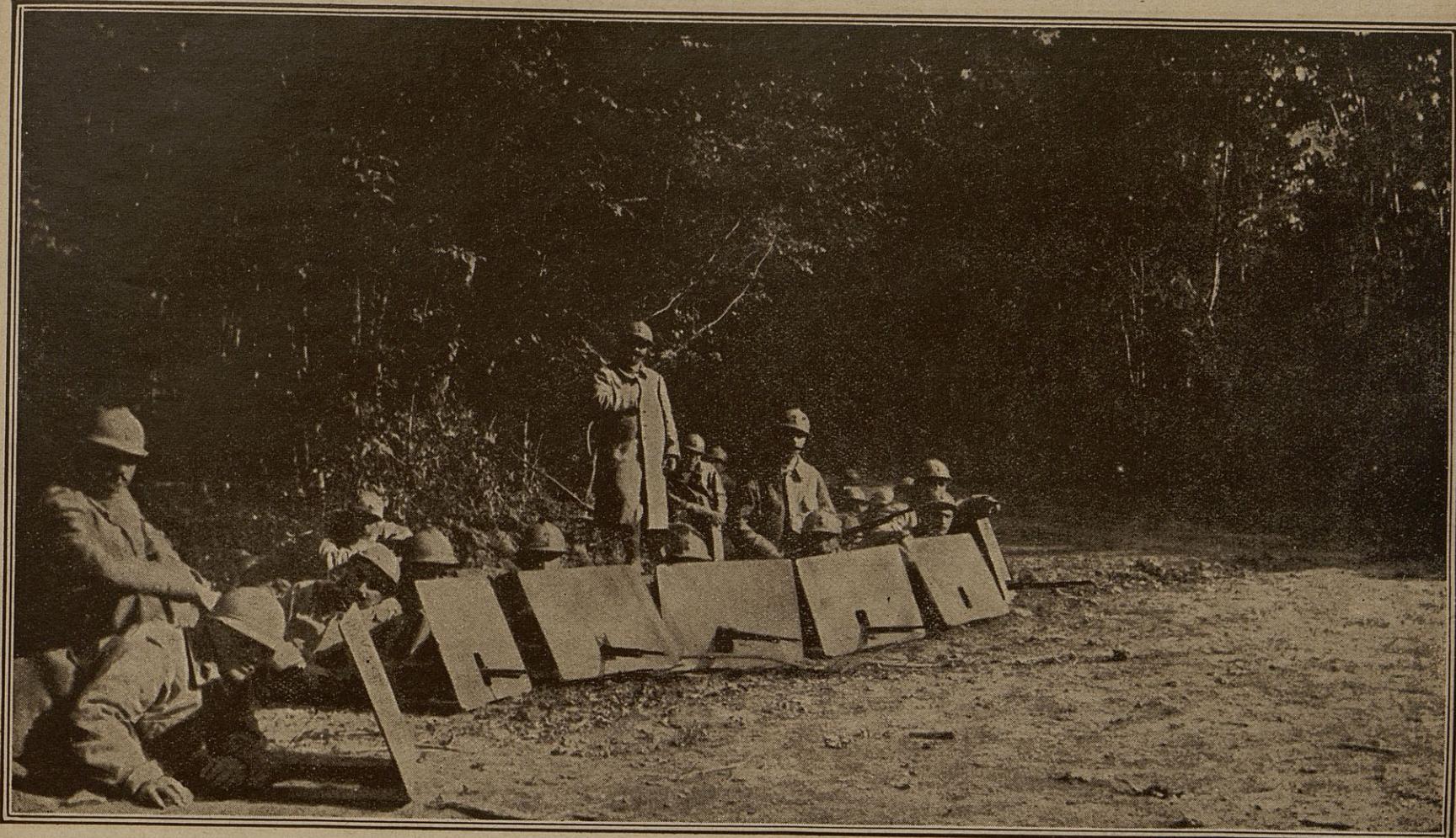


Malgré leurs tentatives répétées les Allemands n'ont pu prendre pied dans cette forêt que nous tenons bien ; tous les chemins qui la sillonnent sont fortement défendus ; derrière les tranchées qui commandent les principales routes ont été construits des blockhaus, petites forteresses de terre consolidées par des pieux profondément enfouis ; rondins, sacs de sable les abritent contre les obus ennemis ; des mitrailleuses y sont dissimulées.

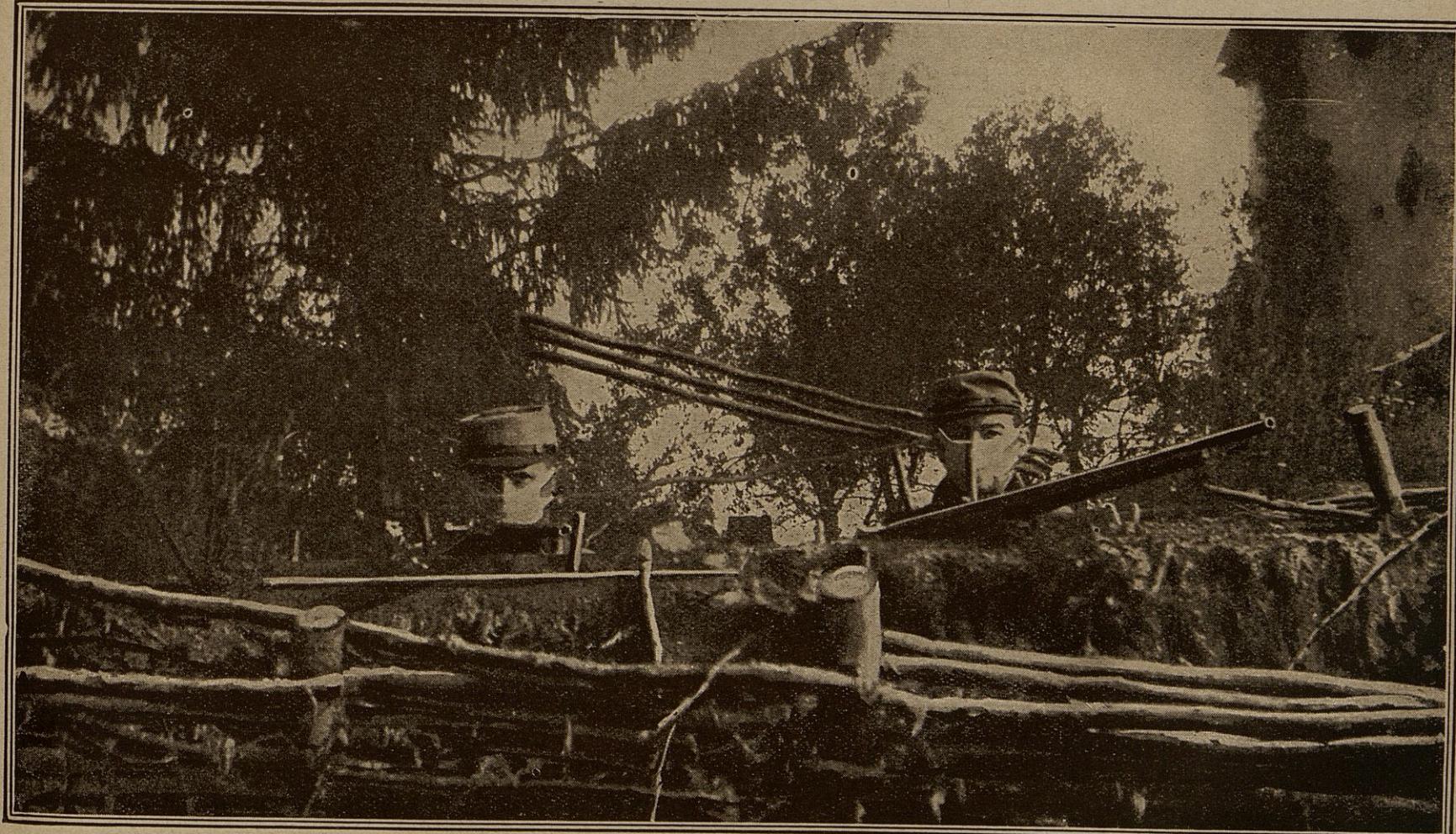


Cette route qui traverse la forêt conduit directement aux lignes allemandes ; mais il serait difficile à l'ennemi de la suivre jusqu'au bout s'il lui en prenait fantaisie ; car, ainsi que le montre cette photographie, un solide gabionnage protège les deux côtés de la route : des sentinelles, coiffées de la bourguignotte, surveillent les abords.

UNE FORÊT SUR LE FRONT



Sous les hautes futaies de la forêt une section d'infanterie s'est installée près de la route ; tous les hommes sont coiffés du nouveau casque et ils s'abritent, pour tirer, derrière le bouclier d'acier percé d'une ouverture qui donne passage au canon du fusil ; ces boucliers sont généralement placés au-dessus des parapets des tranchées entre les sacs de terre qui les garnissent ; la fente sert alors de créneau et pour le tir et pour la surveillance de l'ennemi.



Les forêts auront joué dans cette guerre un rôle mémorable et les combats qui s'y sont livrés ont été les plus meurtriers ; chaque adversaire défend avec acharnement les bois qu'il occupe. Voici, gardant un des accès à la forêt, des soldats munis du masque contre les gaz asphyxiants dont les Allemands font un usage de plus en plus fréquent.

NOTRE EXPOSITION DE "L'ART A LA GUERRE"

Tableaux de Gloire
Travaux de Soldats

Voilà les œuvres des plus grands peintres de la France et celles des plus héroïques de ses soldats. Voilà les toiles magnifiques par quoi sont fixées à jamais les pages immortelles de notre Histoire ; et voici des créations humbles et sublimes enfantées dans les spasmes de la plus gigantesque épopée qu'ait jamais vécue l'Humanité.

... Detaille, Neuville, Meissonier, Régaméy, Horace Vernet, Lejeune, Le Brun, Berne-Bellecour, Flameng, Raffet... J'en passe, et des meilleurs.

... Et puis, Turenne, Condé, Dumouriez, Damrémont, Napoléon... Les plus grands peintres et les plus grands capitaines. Ceux qui, à coups de pinceaux ou à coups d'épée, de leur courage ou de leur art, ont édifié le monument magnifique, bâti sur vingt siècles de gloire, que la France défend aujourd'hui de toute sa force, avec le sang de ses enfants !

A ceux-ci, à leur tour, voici leurs œuvres qui se placent au côté de celles des Maîtres.

A défaut parfois du génie, ils y ont mis tout leur cœur. Leur atelier fut la tranchée ; leur ciel, la lueur des shrapnells ; et leurs armes furent leurs outils.

Leur toile, ce sur quoi ils ont fixé les manifestations d'un art touchant, ce sont les débris de toutes sortes destinés à engendrer la mort, et qui ont produit cette vie étrange qui se manifeste en cette exposition unique organisée par *Le Pays de France* dans les Salles du Jeu de Paume, aux Tuilleries, et ouverte depuis hier.

Quand l'administration de notre journal en eut l'idée, elle songeait simplement à y réunir, pour les mettre devant les yeux du public, quelques spécimens de l'industrie des tranchées, de ces travaux nés de la guerre où se sont révélées, sous une forme bien française, toute l'imagination, toute l'ingéniosité de nos Poilus. *Le Pays de France* ouvrait un concours entre tous les exposants, de concours exclusivement réservé, naturellement, aux militaires. Il le dotait de deux prix. Le classement devait être déterminé par l'originalité dans la conception, par le goût dans l'exécution.

En même temps que s'étaient les premières bases du règlement, la collaboration de l'Etat était demandée. On le pria de mettre à la disposition de cette manifestation les Salles du Jeu de Paume, qui constituaient un cadre parfait — à la fois vaste, accessible et central — à cette exposition d'un genre tout nouveau. L'Etat répondit à la demande de notre Direction au delà même de ses désirs.

L'administration des Beaux-Arts, en la personne de deux de ses plus éminents représentants, M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat, et M. Armand Dayot, inspecteur général, se mettait à la disposition des organisateurs avec une affabilité, une largeur de vues, un empressement auxquels nous ne saurions trop rendre hommage.

Non seulement ces hautes personnalités nous donnèrent les salles demandées, mais, allant plus loin, elles exprimèrent le désir de participer à l'Exposition projetée en l'enrichissant des meilleurs tableaux de nos musées. Mieux encore : M. Armand Dayot voulait bien solliciter des propriétaires de collections particulières le prêt de leurs toiles militaires ayant le plus de valeur. C'est ainsi, qu'en même temps que des trésors d'ingéniosité, il fut possible de montrer aux visiteurs des trésors d'art.

Il y a là des toiles d'une valeur inestimable.

De Detaille : *Le Roi Edouard VII*, *Le Renseignement*, *La Revue de Béthune*, *Les Funérailles de Damrémont*, *Bonaparte à cheval*, *Napoléon*... *Tambour de grenadier*, *Grenadier de la Garde*, *Lanciers de la Garde*, *Le Cuirassier*... tous les poilus de l'ancienne armée qui, dans leurs cadres, sont venus contempler l'œuvre de leurs enfants... J'en passe encore une demi-douzaine de Detaille, ne voulant pas transformer cette causerie en un extrait de catalogue.

D'Alphonse de Neuville, voici aussi quelques pages saisissantes : *Villersexel*, *Garibaldi à Palerme*, *Le Combat d'Héricourt*, *Champigny*, *Hussard de Zieten*, *Les Dernières Cartouches*, *Présentation à l'Empereur des drapeaux pris à l'ennemi*, *Artilleur*, *Turco*, *Etudes de costumes militaires*... Et puis, des souvenirs qui deviennent d'émouvantes réalités : *Le Salut aux blessés*, *Unis dans la mort*... De l'histoire d'hier qui n'est que la magnifique histoire d'aujourd'hui !

Ensuite c'est 1807, de Meissonier, la France chevauchant en pleine gloire ! C'est *l'Halte-là* ! de Roll ; c'est *Eylau*, de Flameng ; *Waterloo*, de Protas ; *Le Coup de canon*, de Berne-Bellecour ; ce sont sept toiles de Régaméy.

Voici douze tableaux de Siméon Fort prêtés par l'Etat ; voilà Turenne, de Le Brun, quatre gravures, d'après Van der Meulen ; *La Défense de la barrière de Clichy*, d'Horace Vernet ; *Le Soldat de la Révolution*, de Raffet ; *Le Débarquement du Roi Louis-Philippe à Portsmouth*, d'Isabey... Mais je m'arrête. Il y a cent vingt toiles qui représentent les plus belles pages du passé militaire de la France, les plus belles œuvres de la peinture militaire, qui représentent des millions !...

Et à côté de ce passé qui constituera, pour les amateurs, le plus fin, le plus exquis régal, voici maintenant le présent, un présent émouvant autant par

la manifestation qu'il nous donne que par la pensée que nous y attachons. Tous ces bibelots, qu'ils soient artistiques ou simplement puérils, ce sont nos soldats qui les ont faits, maniant leur ciseau, leur lime ou leur burin, souvent sous la mitraille, avec autant de calme que l'ouvrier à son état.

Je n'entreprendrai pas de vous énumérer tout ce qu'ils ont envoyé. J'y ai renoncé tout à l'heure pour la totalité des tableaux. Ce serait bien autre chose pour les œuvres des soldats ! Il y en a deux mille, trois mille ? Je ne sais. Tout ce que je puis vous dire c'est que ceux des visiteurs qui voudront les examiner par le détail pourront y passer des journées. En glanant au hasard des catégories, je vous citerai seulement ce qui m'a le plus frappé.

Des bagues, tout d'abord, comme bien vous pensez. La bague est un des bijoux dont le poilu du front est particulièrement friand et il en fait de charmantes. Il en est de simples, constituées d'un jonc d'aluminium, telle une alliance, et il en est qui sont enrichies de cuivre, d'émaux, ou qu'on a finement gravées et ciselées. J'en ai vu ayant une valeur artistique incontestable... D'autres, dont la pensée de l'auteur fait tout le prix. Sur celle-ci, on a gravé des mots : Yser, ou Craonne, ou Souchez, noms qui pour celui qui les a inscrits, retentissent comme un clairon sonnant la charge ! Celle-là porte, encastré dans son chaton, un éclat d'obus gros comme un pois. Qui sait si avant de le sertir dans le blanc métal, celui qui l'a ainsi fixé ne le portait pas dans sa propre chair ! L'une et l'autre ne sont d'ailleurs pas à vendre. Pour ceux qui les ont créées elles constituent des reliques, sans doute, qu'ils tiennent à conserver précieusement.

Puis, dans le même métal que les bagues, il y a des pendentifs, des bracelets, des colliers. Un bracelet finement ciselé m'a frappé ; quelle élégante voudra le mettre à son poignet, ce bijou des tranchées, que son auteur a essayé peut-être au sien, aux côtés du bracelet de la raquette à grenades ?

Voici maintenant des bibelots charmants : une souris en aluminium, un Vercingétorix en pied, des encravettes, des nécessaires de fumeur, des papiers, et tout cela fait de débris de projectiles, tout cela ciselé, tourné, moulé dans la matière dont sont, moisson tragique, couverts les champs de bataille.

Il y a une torpille, en réduction au vingtième, faite d'un projectile de tranchée, et fidèlement imitée avec ses trois hélices, ses ailerons, son percuteur... Quelque canonnier-marin déplante de sa forteresse flottante qui aura ainsi distraint sa nostalgie de la mer !

Et puis, des bustes, des bas-reliefs, des fresques, des dessins.

Des cannes... il y en a de toutes jolies, soit sculptées à même le bois, soit agrémentées d'ornements divers, souvent du plus gracieux effet. Et puis, voici des briques pour fumeurs, arrangés dans des balles, dans des projectiles divers, dans un petit obus de tranchée. Voici les porte-mines, faits d'une cartouche de fusil ; des aérolanes, dont l'un, complet, avec son moteur et son hélice, a plus d'un mètre de long. Et voilà maintenant les instruments de musique. Ces instruments !... Tout un poème.

Il est une guitare faite d'un bidon d'essence, dont j'ai rêvé ! Il y a une cithare formée d'un bidon individuel ajouré dont je vous promets des merveilles... car vous l'entendrez !

Chaque jour, de 2 heures à 4 heures, un concert instrumental donné par les Concerts Rouge, et composé uniquement de lauréats du Conservatoire, charmera les visiteurs... et, intermède délicieux, cet orchestre donnera, chaque jour aussi, un morceau joué avec les musiques des Poilus. Il y a tout ce qu'il faut : un violoncelle taillé dans la porte de quelque cagna ! trois violons, s'il vous plaît ! dont un fait de boîtes à cigares ; deux mandolines, des banjos ; les guitares, les cithares que je vous disais.

Vous écoutez tout cela. Et vous entendrez quelle charmante musique cela fait !

... Mais je m'aperçois que je commets de grosses indiscretions. J'en ai quelque remords : en déflorant ce qu'ils exposent, ne porterai-je pas quelque préjudice à nos soldats ?

Car c'est à eux, c'est aux exposants qu'ira par moitié le bénéfice donné par les entrées ; pour l'autre moitié, à la demande de l'Administration des Beaux-Arts, elle sera remise à la Société de secours *La Fraternité des Artistes*, présidée par le maître Léon Bonnat.

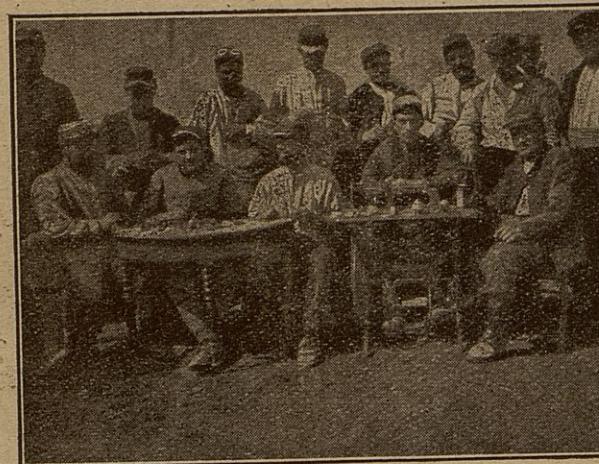
Et ainsi tout en se distrayant, tout en jouissant d'un spectacle unique, les visiteurs contribueront par leur geste, à une excellente action.

J'oublierai de vous fixer sur un point qui est particulièrement intéressant. Les objets exposés sont-ils à vendre ? Oui, pour la plupart ; il vous sera d'ailleurs très aisé de le savoir ; il suffira de le demander au secrétariat de l'Exposition.

Chaque objet exposé porte un numéro. Ce numéro est reproduit sur un registre signalétique, où figurent le nom de l'exposant, le détail de la matière dans laquelle est fait l'objet, l'indication mentionnant si, oui ou non, il est à vendre, et, dans l'affirmative, le prix demandé. Ce prix, une fois versé, est immédiatement envoyé à l'intéressé.

Certains ont d'ores et déjà assigné une destination à leur œuvre : ils l'offrent à quelque personnalité, à quelque association, ou au Musée de l'Armée. D'autres désirent qu'elle leur fasse retour. Mais la plupart sont disposés à s'en défaire. Et cette exposition donnera au public, qui en a si souvent manifesté le désir, la possibilité d'acquérir, de nos Poilus, des souvenirs dont il aura la certitude que les auteurs sont bien des soldats.

Cette manifestation des Tuilleries, dont notre journal s'honore d'avoir eu l'idée et l'initiative, constituera en quelque sorte un trait d'union entre l'arrière et le front. Ce sont de pieuses reliques que les chers Défenseurs du Pays nous ont envoyées. Et d'un œil qu'on pourrait croire attendri, tous ces autres magnifiques soldats de notre France, ceux de Detaille, de Neuville, de Raffet, ceux de Napoléon, ceux de 71, sont là qui les contemplent !



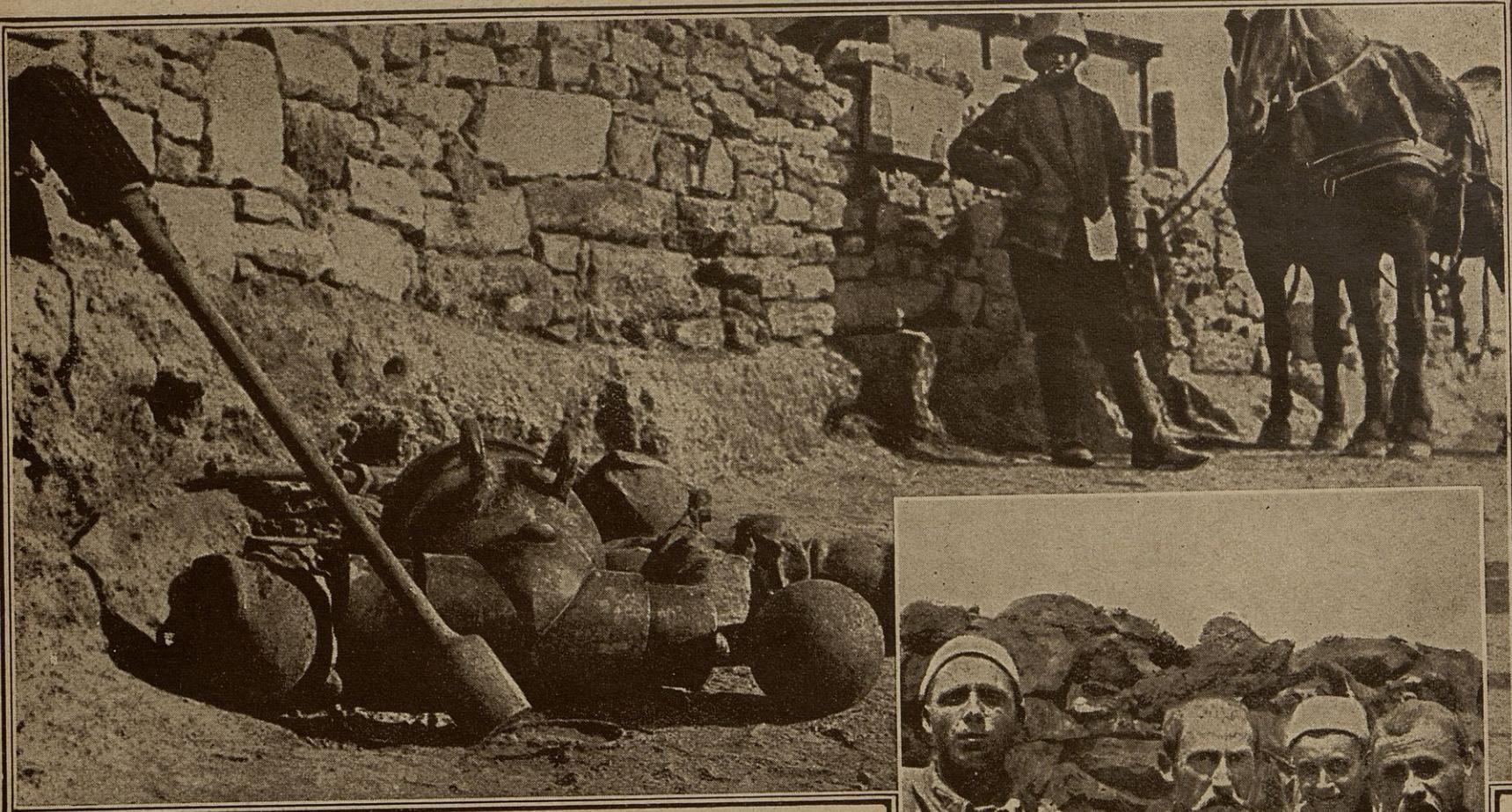
UN ATELIER IMPROVISÉ SUR LE FRONT

L'ART A LA GUERRE

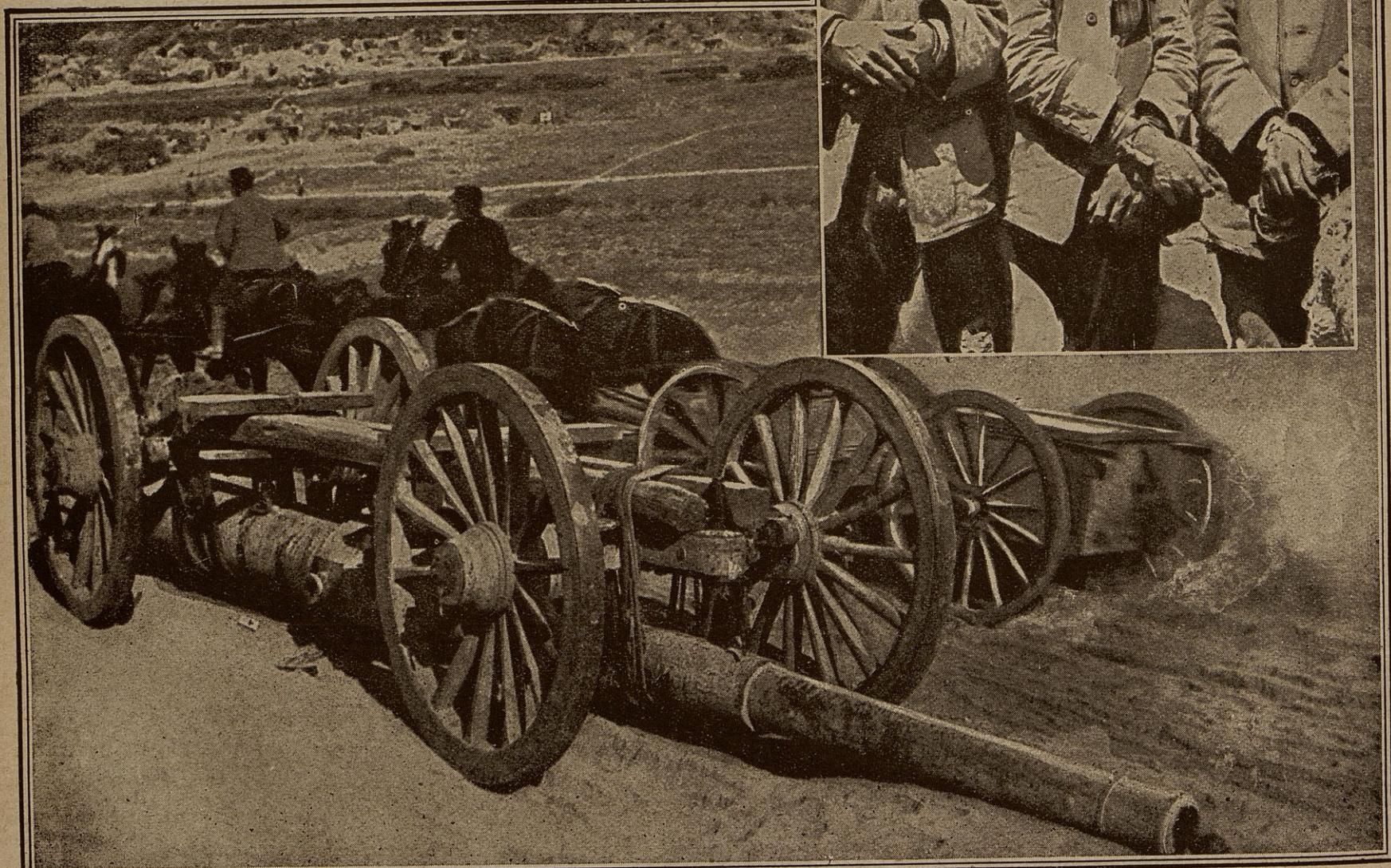
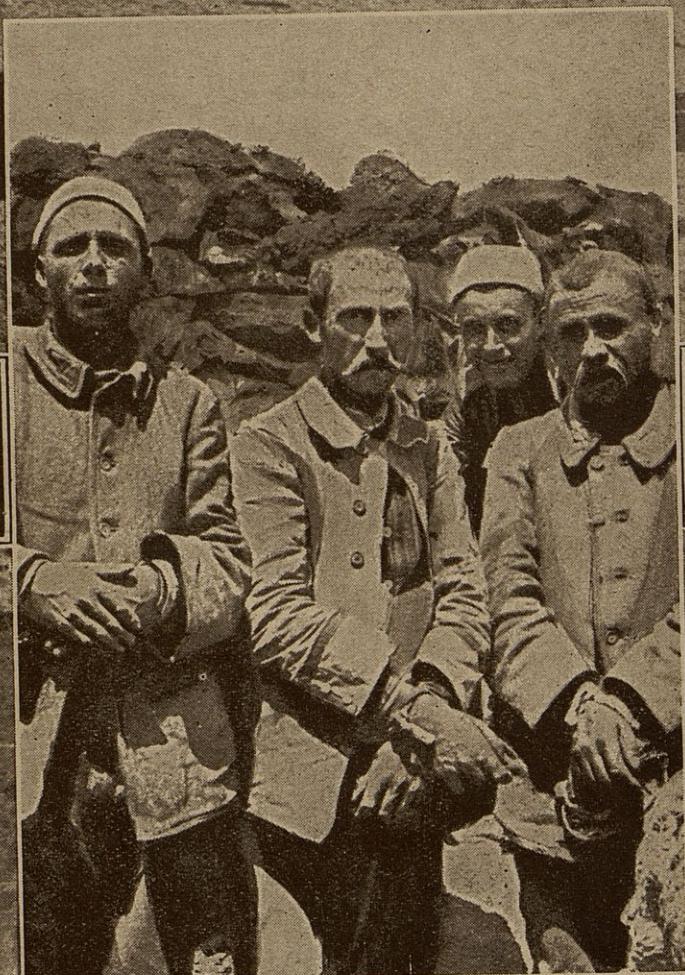


Voici quelques spécimens d'objets fabriqués par nos soldats et qui figurent à l'Exposition organisée par le PAYS DE FRANCE dans les Salles du Jeu de Paume aux Tuileries ; ils montrent toute l'ingéniosité de nos artistes du front.

AUX DARDANELLES



Au pied des ruines d'une maison les Turcs ont abandonné un « crapouillot », des bombes, un écouvillon ; le soldat du train, qui conduit son attelage, regarde ces trophées d'un œil indifférent ; il paraît déjà blasé sur ces à-côtés de la guerre. Dans la photographie du milieu, un groupe de prisonniers turcs ; ils paraissent heureux d'avoir quitté la fournaise.



Les Turcs avaient armé les défenses de la presqu'île de Gallipoli d'une puissante artillerie ; voici un long canon de marine qui a été démolî par le feu des cuirassés alliés ; nos artilleurs le ramènent, en même temps que les caissons, vers le camp de Seddul-Bahr, près de la côte, où ils figureront au milieu des trophées déjà conquis.

SERVICE DU PRINCE

PAR
PIERRE VILLETARD

CHAPITRE PREMIER

(Suite)

LA VALISE DU MAJOR

Douze jours plus tard, le *Red-jacket* entrait dans le port à la nuit tombante. Comme on débarquait, un petit portefaix, brun comme un Maure, se précipita au-devant des voyageurs.

— Votre valise, monsieur ? proposa-t-il en s'adressant à sir Arthur.

Le major eut un haut-le-corps. Il lui sembla — c'était invraisemblable, pourtant — que cet enfant avait pénétré le secret de Birk.

— Non, dit-il énergiquement... Prenez ceci.

Et il lui désigna d'autres bagages que l'intelligent Samy avait sous sa garde.

Si rapide qu'eût été cette scène, elle n'avait pas échappé à l'œil perçant du négociant en plumes d'autruche... Mais cet aimable homme n'avait pas menti. L'hôtel d'Edimbourg offrait tous les agréments du confort moderne. La gérante, une respectable dame aux papillotes grises, conduisit elle-même « monsieur le major » à sa chambre qui donnait sur l'agitation de la rue de Noailles...

Une fois seul, l'officier inspecta la pièce. Elle possédait une armoire à glace qui portait une clef. Sir Arthur ouvrit cette armoire, y déposa la précieuse valise, puis ayant donné deux tours, mit la clef dans la poche de son gilet. Ensuite, ayant procédé minutieusement à ses ablutions, il descendit à la table d'hôte. La place de M. Rosencranz était encore vide. On servit le potage...

Ce qui se passa ensuite fut extraordinaire. A peine deux minutes s'étaient-elles écoulées que des cris retentirent, puis un coup de feu et le bruit d'une dégringolade folle le long de l'escalier. Tous les dîneurs s'étaient levés d'un bond. Des femmes s'évanouissaient. La dame aux papillotes apparut, défaillante, une main sur le cœur.

— Les Prussiens ! annonça-t-elle.

Cette invraisemblable nouvelle affola la salle. Mais Samy qui venait de surgir donna aussitôt la clef du mystère.

— C'est moucié Rosencranz... Lui, voleur... Forcé la chambre et ouvert l'armoire. Mais Samy veillait... Et pas adroit au pistolet, moucié Rosencranz... Même pas tué Samy... Dommage que je n'aie pu l'attraper. Il courait trop fort.

Le noir riait si franchement qu'il en avait les yeux pleins de larmes...

— Est-ce possible ! gémissait la gérante dont les faux cheveux avaient glissé.

— C'est possible, dit sir Arthur avec gravité...

Et devant tous, bravant le ridicule, il plaqua sur les joues noires de Samy deux baisers furieux et reconnaissants.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE COLONEL SMITH

Quelques heures après ces événements, le train de Paris emportait sir Arthur et son domestique.

— Samy ! dit tout à coup le major.

Le « boushman » qui feignait de dormir, allongé sur la banquette, rouvrit aussitôt ses paupières de chat.

— Samy, écoute-moi. Je te l'ai déjà dit. Tu es un « good boy ». Mon intention n'était pas de te faire des confidences. Mais tu les a méritées. Sais-tu ce que contenait la valise jaune ?

— Oui, moucié, répondit Samy avec un flegme imperturbable.

— Comment ?... Tu es un menteur. Tu ne sais rien du tout.

— Excusez-moi, moucié, reprit le noir du même ton paisible. Il y a des papiers dans la valise, les papiers du vieux Birk. Très bons, les papiers. Avec cela beaucoup d'argent à moucié Watson.

Cette fois, le major devint écarlate.

— Explique-toi, bégaya-t-il, les poings serrés, comme s'il maîtrisait une colère montante.

— Que moucié ne se fâche pas, fit Samy doucement. C'est moucié qui a tout dit à Samy.

— Allons donc !

— Si... Moucié parlait souvent du vieux Birk. Brave homme le vieux Birk. Bon prospecteur... Une fois, moucié est rentré bien tard... Il a dit que le vieux Birk était malade, qu'il allait mourir. Pourtant, moucié ne semblait pas triste...

— Ah !

— Le lendemain, moucié a bu du whisky... Ensuite, beaucoup parlé... beaucoup...

— J'ai tout dit, n'est-ce pas ? interrogea le major en grinçant des dents...

— Oui, moucié, fit le noir qui baissait les yeux.

Il se tut quelques secondes, comme s'il réfléchissait profondément, puis, tout à coup, prenant un parti :

— A présent, mauvaise la valise, connue, guettée... Moucié doit changer les papiers de place.

Et sans attendre la réponse du major, le noir saisit le bagage, en fit jouer prestement la serrure. Un portefeuille apparut dissimulé dans les plis d'une serviette-éponge.

— Là, dit Samy, en désignant du doigt une poche intérieure du vêtement de l'officier.

Sir Arthur approuva d'un hochement de tête. Et ce fut Samy lui-même qui ferma la poche à l'aide de quatre ou cinq épingle anglaises.

Sa besogne faite, le « boushman » s'était recouché sur la banquette. Aussitôt le major alluma sa pipe et ferma les yeux. Il ne dormait pas, cependant... Des images se formaient, brumeuses et lointaines, assez vivantes, toutefois, pour grouper tout un ordre de souvenirs qui fixèrent définitivement sa rêverie de fumeur.

Il se revoyait à trente-cinq ans, épousant, pour déférer au vœu de sa mère, une jeune fille quelconque. Le hasard voulut qu'elle fût jolie et très jolie, à la manière de certaines Anglaises qu'immortalisa le pinceau de Reynolds. Aux cheveux légers, aux yeux myosotis, elle ajoutait des vertus solides qui devaient

contact plein d'hésitation, de froideur, sans doute, mais que le retour en Europe, les dangers auxquels sir Arthur serait exposé rendraient plus étroit jusqu'au jour de la réconciliation définitive...

Le train avait ralenti son allure. Bientôt il stoppa sous le hall vitré de la gare de Lyon. Le major, sa valise à la main, s'achemina vers la sortie. Le noir avait été dépêché en avant pour retenir une voiture de place. Soudain, un homme qui courait s'embarassa dans les jambes de l'officier. Tous deux s'écroulèrent avec des jurons. Mais, quand sir Arthur se releva, la valise jaune avait disparu.

— Mauvaise chose, dit Samy... Je crois que le voleur sera très fâché.

— A moins qu'il ne se décourage, Samy.

— Non, dit le noir en secouant énergiquement la tête... jamais découragé. Grand voleur... Très grand voleur.

— En tout cas, je ne me repens pas d'avoir suivi ton conseil, dit le major, en tapant amicalement l'épaule de son domestique.

Sir Arthur devait passer deux jours à Paris, avant de rejoindre la « base » du Havre. En débarquant il avait retenu télégraphiquement sa chambre à l'hôtel Cochran. C'était là que, suivant les instructions laissées à Kimberley, on avait dû faire suivre son courrier. Deux lettres, en effet, étaient parvenues à son adresse. L'une portait le timbre anglais. Elle avait dû être mise à la poste vers le milieu de juin. Dans cette lettre mistress Watson annonçait à son mari qu'elle comptait faire, avec Maud, un voyage en Suisse. La seconde lettre était de la jeune fille. Celle-ci avait été écrite à Wengen, dans l'Oberland. Maud disait que le climat ne convenait pas à sa mère, leur intention était d'achever la saison au bord d'un lac. Ces deux lettres d'abord envoyées à Kimberley y étaient arrivées après le départ de l'officier. Pour le rejoindre elles avaient pris un paquebot plus rapide que le *Red-Jacket*. « A bientôt des nouvelles », ajoutait Maud dans un post-scriptum. Mais là s'arrêtait la correspondance. Peu de jours après, d'ailleurs, les événements politiques avaient pris une tournure grave. Probablement mistress Watson et sa fille, dès les premiers bruits de guerre, étaient revenues dans la mère patrie.

Que s'était-il passé depuis lors ? Rien d'extraordinaire, sans doute — du moins sir Arthur voulait le croire — et si les nouvelles s'arrêtaient là, c'était aux précautions militaires qu'il fallait imputer ce retard. Pourtant, un pli soucieux barrait le front de l'officier. Le lendemain de son arrivée à Paris il n'avait pas encore chassé tout à fait ces nuages.

C'était un jour tiède, délicatement ensoleillé de la fin de septembre. Au lendemain du triomphe de la Marne, il y avait, dans toute la France, une fièvre nouvelle. On savait enfin que le Boche n'était pas invincible, que les alliés fouleraient bientôt le sol des Germains et la vie semblait meilleure, on respirait avec une joie confuse l'amer parfum des premières feuilles mortes. Le major se leva de bonne heure. Il devait passer au Consulat, puis à la banque. Après quoi il ferait quelques achats dans les magasins.

Ses courses faites, sir Arthur s'accorda le plaisir d'un moment de flânerie. Il tourna le coin du boulevard, prit la rue Royale et remonta l'avenue des Champs-Elysées. Comme il atteignait le rond-point, un officier anglais, tout à coup, surgit devant lui. C'était un petit homme trapu dont les galons en relief sur la manche kaki annonçaient le grade de colonel. Les deux hommes, en se croisant, échangèrent un bref salut, mais, prenant un brusque parti, le colonel revint, la main tendue, au-devant du major :

— Sir Arthur Watson, n'est-ce pas ? interrogea-t-il.

— Parfaitement.

— Le colonel Smith.

— Le colonel Smith ?

— Vous ne vous souvenez plus de moi, n'est-ce pas ? reprit le colonel avec un sourire. Moi, je vous connais... Nous nous sommes rencontrés aux Indes il y a quinze ans... Vous rappelez-vous une partie de chasse à Cawnpore, chez le maharajah ?

Sir Arthur hocha la tête... Les incidents de cette partie de chasse, en effet, étaient gravés dans sa mémoire... Il avait même dû les conter à beaucoup de gens... Mais il ne gardait pas le moindre souvenir du colonel Smith... Celui-ci, pourtant, ne le lâcha pas. Et, tout de suite, obéissant au même instinct de camaraderie, les deux officiers marchèrent côte à côte en parlant de la guerre.

Le colonel Smith était très loquace. Il donnait sur toutes choses des renseignements imprévus, étonnés, semblait-il, qu'à ces questions le major répondit d'une façon évasive, presque ennuyée.

(A suivre.)



faire le bonheur du « home ». Elle apportait aussi des illusions, n'admettant pas que rien pût les lui ravir. Or, sir Arthur avait un passé de jeune homme — un passé qu'il n'eut pas le courage de renier à temps... La malignité d'une amie de pension ouvrit les yeux de mistress Watson. Elle n'y crut pas, d'abord, puis fit une enquête et se convainquit de la trahison... Tout de suite, sa résolution fut prise :

— Allez-vous-en, monsieur, dit-elle à sir Arthur.

En vain l'officier implora son pardon. Il dut obéir.

Pourtant, tout lien entre eux n'était pas rompu. De leur brève union une fille était née. Plus tard, quand l'enfant grandit, de petites lettres parvinrent à sir Arthur, feuilles fragiles dont la grosse et ronde écriture évoquait la gracieuse tête d'un baby anglais.

Après une carrière très agitée le major avait sollicité son envoi dans l'Afrique du Sud. Et, de fait, le séjour à Kimberley n'avait pas déçu ses espérances.

Ce fut là qu'un jour, comme il revenait d'une longue chevauchée à travers le veldt, son boy lui remit une lettre, quatre pages serrées. Il faillit pousser un cri de surprise. L'écriture était de mistress Watson. Elle se disait malade, gravement atteinte, mais sans inutiles récriminations. Sir Arthur, malgré la sécheresse volontaire de ces lignes, crut y discerner un remords secret, le regret d'une jeunesse à jamais perdue. Il répondit. Et c'est ainsi que, durant six mois, les six mois qui précédèrent la déclaration de guerre, les vieux époux avaient repris contact, un

UN ATELIER MILITAIRE AUX HALLES



Une partie des sous-sols des Halles centrales de Paris a été transformée en magasins d'habillement et en ateliers militaires. Voici des monceaux de capotes et de pantalons qui serviront à habiller nos soldats ; la réception des effets a lieu sous un contrôle méticuleux ; la distribution se fait à chacun suivant sa taille.

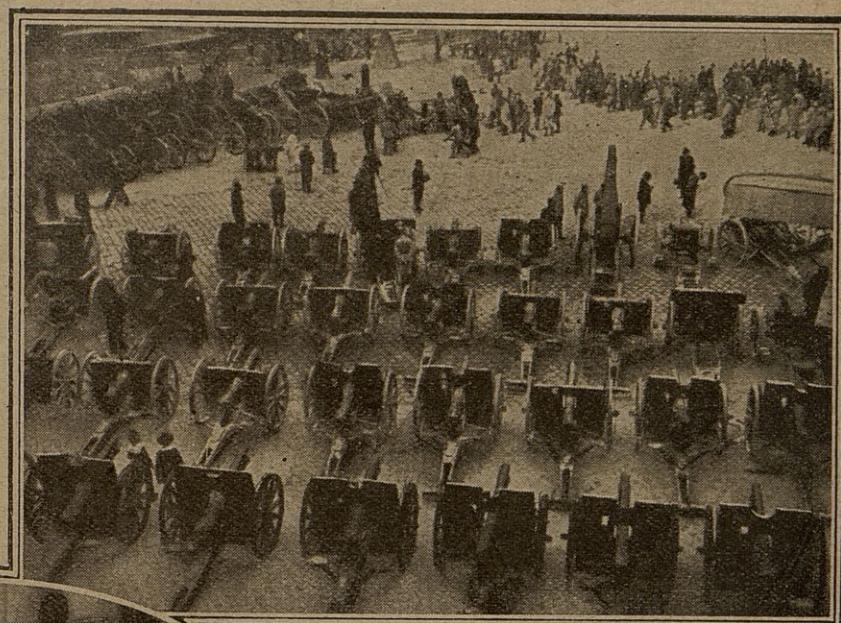


Plus loin toute une équipe est occupée à carder la matière qui remplira les matelas destinés aux hôpitaux militaires ; c'est là un travail qui ne demande pas une grande somme d'attention ; aussi les soldats qui en sont chargés peuvent-ils se livrer à de longues causeries et le temps passe.

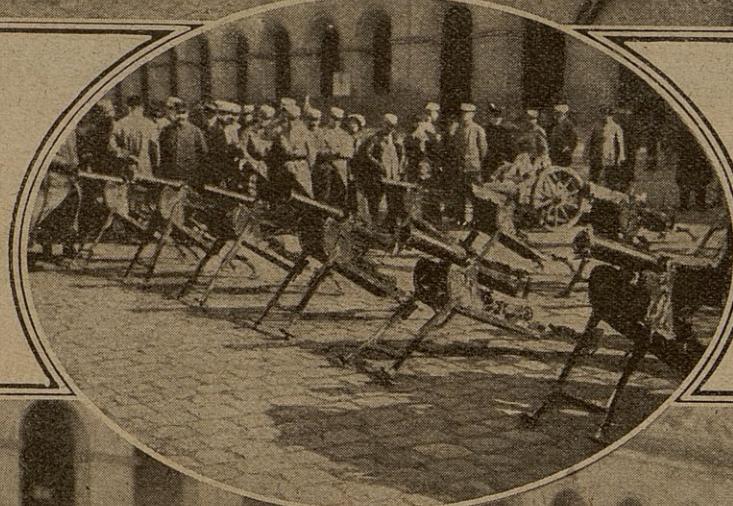


Nos soldats sont ici transformés en matelassiers ; les toiles sont tendues sur les bâts de fortune ; une fois remplies elles sont cousues ; voilà des matelas confectionnés et les soldats, qui coucheront sur la paillasse, les regardent partir d'un œil d'envie. Sans regret toutefois puisqu'ils doivent servir à la couche de leurs camarades blessés.

LES TROPHÉES DE LA VICTOIRE



A côté des trophées de la Marne et de la Lorraine, déjà installés dans la cour d'honneur des Invalides, a été placé le glorieux butin conquis par nos vaillants dans les récentes batailles d'Artois et de Champagne. Sur quatre rangs s'alignent 39 canons de campagne de 77, une pièce lourde de 155, une pièce de 110, un obusier de 150, puis des mitrailleuses, un canon-revolver et toutes sortes de débris d'engins.

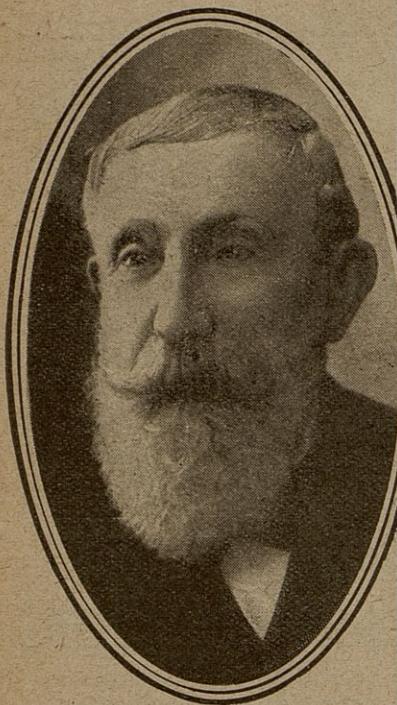


Presque toutes les pièces exposées portent les traces des blessures que nos obus leur ont faites ; les boucliers sont percés, déchirés ; la pièce de 155 montre l'extrémité de sa volée à nu, le revêtement a été arraché. Dans le médaillon on voit des « minnenwerfer », lance-bombes de tranchées placés sur leurs affûts ; c'est au moyen de ces engins que de grosses masses d'explosifs peuvent être jetées sur nos positions.

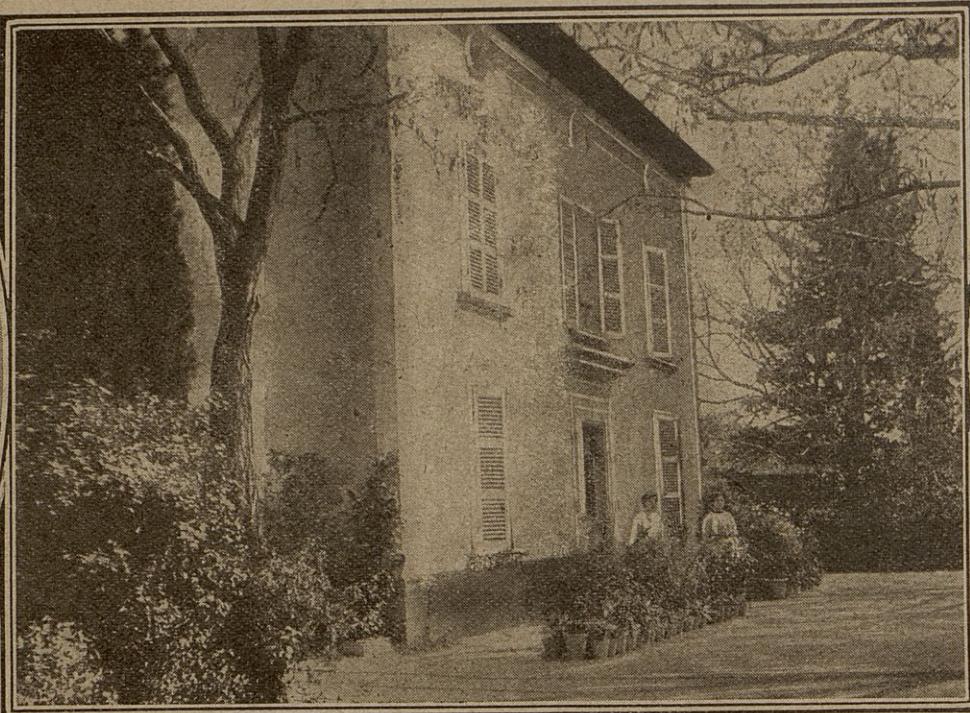


Depuis que les trophées conquis par nos troupes dans les batailles d'Artois et de Champagne sont exposés, une foule énorme se presse aux Invalides pour admirer le magnifique butin ; femmes et enfants se font expliquer par des soldats blessés ou revenus du front le mécanisme de ces engins de guerre qui évoquent pour eux tant de souvenirs.

LA FIN DE DEUX NOBLES EXISTENCES



ALFRED MÉZIÈRES



LA MAISON D'HENRI FABRE A SÉRIGNAN



HENRI FABRE

A quelques jours d'intervalle se sont éteints M. Alfred Mézières, sénateur, membre de l'Académie française, décédé à 90 ans dans son village de Réhon occupé par les Allemands, et le célèbre entomologiste Henri Fabre, mort à 92 ans.

SUR LE FRONT RUSSE

Les nouvelles qui nous sont arrivées de Russie sont bonnes ; nos alliés reprennent l'offensive sur la presque totalité du front, et c'est encore aux deux extrémités que se livrent les combats les plus opiniâtres.

Au nord les Allemands sont toujours accrochés devant la Duna ; leurs efforts pour s'emparer de Dvinsk restent vains ; non seulement les Russes résistent au terrible ouragan de fer que déversent sur leurs lignes les canons ennemis, mais ils attaquent vigoureusement et repoussent l'envahisseur des deux côtés de la place ; vers Jacobstadt, ils ont chassé les Allemands de l'importante position de Garbounovka ; au sud-ouest de Dvinsk, ils les ont délogés des tranchées qu'ils occupaient sur la route qui relie cette place à Novo-Alexandrovsk. Ces combats, qui ont revêtu un caractère d'extraordinaire acharnement, ont eu pour résultat de donner de l'air à la place de Dvinsk, à tel point que la municipalité qui s'était réfugiée à Vitebok a repris son poste le 12 octobre.

Au centre, devant les marais du Pripet, l'ennemi ne progresse qu'avec une extrême lenteur ; les Russes livrent des contre-attaques heureuses et font des prisonniers. C'est ainsi que, le 11 octobre, ils ont délogé les Allemands du village de Komowa, au sud-ouest de Pinsk, en lui infligeant de lourdes pertes.

Les succès les plus éclatants ont été remportés par les armées du général Ivanov à l'extrême sud de l'immense front.

Après des combats heureux entre Loutsk et Doubno, où les Allemands perdirent dix-huit cents prisonniers, et près du village de Semikovt sur la Strypa au nord-ouest de Tarnopol, les Russes eurent un brillant avantage sur le Styr, près de Kolki.

Mais la bataille la plus importante s'est livrée, le 12 octobre, en Galicie, à l'ouest de Trembovla ; les Russes forcèrent toutes les lignes de défenses enne-

mies, enlevèrent d'assaut un ouvrage puissamment fortifié, puis la montagne Makova où ils firent prisonnier un bataillon autrichien tout entier. L'ennemi fut culbuté et forcé de repasser la Strypa ; les Russes le poursuivirent au-delà de la rivière. Les prises de cette journée furent de soixante officiers, plus de deux mille soldats, quatre canons et dix mitrailleuses. Les Austro-Allemands, ayant reçu des renforts, ont contre-attaqué les jours suivants, ils ont été repoussés.

L'ATTAKUE CONTRE LA SERBIE

Deux armées austro-allemandes, sous la direction du maréchal Makensen, ont franchi le Danube le 7 octobre, l'une devant Belgrade, l'autre en aval de cette ville, à Semendria et à Ram ; la première est commandée par le général autrichien von Koeness ; la seconde par le général allemand von Gallvitz, qui était sur le Niémen à la tête de l'aile droite de Hindenburg.

Les Serbes ont héroïquement résisté ; ils ont défendu Belgrade pied à pied ; mais sous les rafales d'obus, ils se sont retirés pour ne pas exposer la ville à une destruction complète ; les positions qu'ils occupent au sud de Belgrade sont constituées par un massif où passent les routes que devront suivre les armées austro-allemandes pour pénétrer à l'intérieur du pays. Les Serbes y ont résisté vaillamment en infligeant à l'ennemi de lourdes pertes.

C'est le 11 octobre qu'à leur tour les Bulgares ont attaqué les Serbes dans la région forestière au nord-est de Nich ; un combat opiniâtre s'est engagé à Krajevatz et les agresseurs ont été repoussés en subissant des pertes sévères ; on a annoncé qu'une de leurs divisions avait été anéantie.

Les alliés ont décidé d'aller au secours du petit peuple qui force l'admiration par son indomptable courage ; des contingents français et anglais débarquent à Salonique où le général Sarrail, commandant en chef de l'expédition d'Orient, est arrivé le 12 octobre. L'Italie et la Russie vont envoyer également des troupes en Serbie.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 52, a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru dans le haut de la page 16 de ce fascicule et représentant un défilé de prisonniers au camp dit : "Camp Joffre".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

EXPOSITION DE « L'ART A LA GUERRE »

Organisée par le PAYS DE FRANCE

TABLEAUX DE GLOIRE ET TRAVAUX DE SOLDATS

20 Octobre — 30 Novembre

Rappelons à nos lecteurs que les salles du Jeu de Paume des Tuilleries, où a lieu l'Exposition sont ouvertes chaque jour, de dix heures du matin à quatre heures du soir. Les prix d'entrée sont fixés à 1 franc en semaine et 50 centimes, les dimanches et jours fériés.

Tous les jours un concert instrumental, exécuté par les artistes des Concerts Rouge, est donné, de deux heures à quatre heures, dans une des salles de l'Exposition.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915

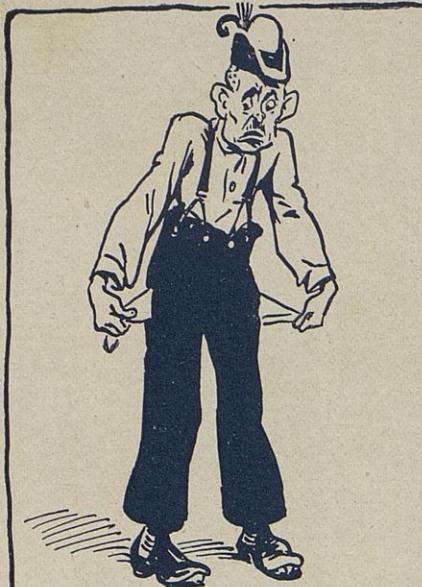


LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels) ODESSA

L'EMPRUNT ALLEMAND

LA PROPAGANDE ALLEMANDE

Le *Berliner Lokal-Anzeiger* publie les « dix commandements » suivants :



I. — Ne laissez pas s'écouler un seul jour sans songer que pour la guerre il faut de l'argent.



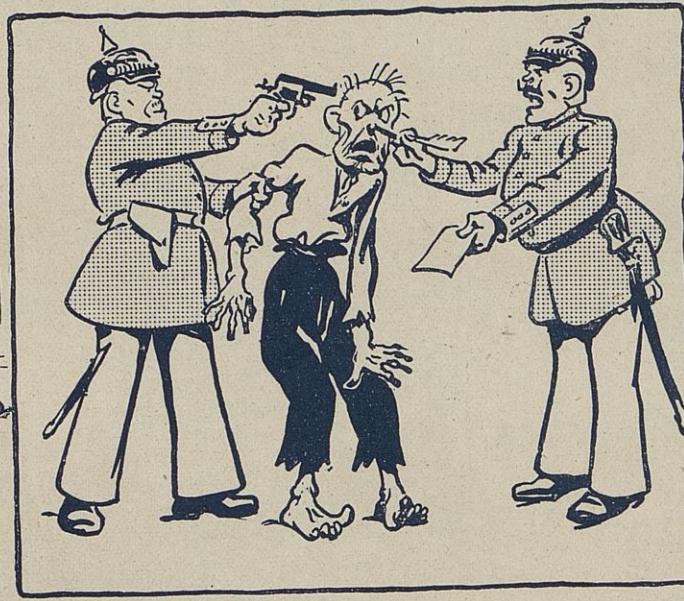
II. — N'oubliez pas que vos frères du front, qui versent leur sang pour vous, ont le droit d'exiger que vous leur facilitez la victoire.



III. — Gardez fermement cette conviction que la victoire n'est possible que si l'Empire est débarrassé de tout souci pécuniaire.



IV. — Songez que le devoir de payer est le plus léger des sacrifices qu'exige la guerre.



V. — Soyez reconnaissants à l'Empire de ce qu'en échange de votre argent il vous offre un présent aussi précieux que l'emprunt de guerre à 5 %.



VI. — Notez bien qu'un emprunt de l'Empire allemand à 5 % constitue une exception rare, et qu'après le 22 septembre vous ne pourrez y participer qu'en payant un prix beaucoup plus élevé.



VII. — Sachez apprécier ce fait qu'un débiteur tel que l'Empire allemand garantit la sécurité de l'emprunt de guerre et qu'il n'y a pas de garantie supérieure à celle-là.



VIII. — Soyez toujours persuadés que la puissance de l'Empire et sa force économique sont les fondements inébranlables de son crédit.



IX. — Facilitez-vous la décision de prendre par la certitude que pour souscrire au nouvel emprunt il n'est nullement besoin d'argent comptant.



X. — Faites-vous donner au guichet à un bureau de poste ou dans une caisse de dépôts ou à la cais. d'épargne un acte sur l'emprunt de guerre, et : Je vous compte des facilités offertes à tout Allemand pour qu'il participe à la souscription.

Agence d'Information.